

NOS CORPS CONTRE LE LE BÉTON FROID

Elara Vance



Nos corps contre le béton froid

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'œil du Cyclone	4
Chapitre 2 : Développement Négatif	11
Chapitre 3 : L'Interrogatoire de Velours	17
Chapitre 4 : Ozone et Asphalte	24
Chapitre 5 : La Lumière Inactinique	30
Chapitre 6 : Le Fracas du Métro	38
Chapitre 7 : L'Héritage des Ombres	45
Chapitre 8 : Cadrage Serré	52
Chapitre 9 : Vertige au Sommet	62
Chapitre 10 : Le Révélateur de Sang	68
Chapitre 11 : Le Prix de l'Image	75
Chapitre 12 : Mise au Point Fatale	82
Chapitre 13 : Contre le Béton Froid	88
Chapitre 14 : L'Ultime Exposition	95
Chapitre 15 : Grain de Poussière	101

Chapitre 1

L'œil du Cyclone

Le ciel de Chicago n'était pas noir ; il avait cette teinte de contusion mal soignée, un mélange de pourpre électrique et de gris sale qui pesait sur les gratte-ciel comme un linceul humide. L'orage avait éclaté une heure plus tôt, lavant les trottoirs sans jamais parvenir à décrasser l'âme de la ville. Maya Thorne inspira l'air saturé d'ozone et de gaz d'échappement avant de franchir le périmètre de sécurité. Le ruban jaune « CRIME SCENE – DO NOT CROSS » claquait au vent avec un bruit sec, une métronome dérisoire dans le silence étouffant de la zone industrielle de South Side.

Sous ses semelles, le béton était une éponge de froid. L'entrepôt désaffecté qui se dressait devant elle ressemblait à une carcasse de baleine échouée, ses vitres brisées comme des dents éclatées. À l'intérieur, l'odeur changea. Ce n'était plus la pluie. C'était l'odeur métallique, lourde et sucrée de l'hémoglobine qui commence à refroidir. Une odeur qui vous tapisse le fond de la gorge et ne vous lâche plus, même après trois douches brûlantes.

Maya ne frissonna pas. Elle ajusta la sangle de son Leica M11 contre son épaule, sentant le poids familier du métal froid contre sa hanche. C'était son ancrage. Son armure.

— Thorne, t'es en retard, grogna l'inspecteur Miller sans se retourner.

Il était penché sur un amas de formes indistinctes près d'une pile de palettes vermoulues. La lueur des gyrophares filtrait par les ouvertures du toit, projetant des éclairs bleus et rouges sur les murs lépreux.

Maya ne répondit pas. Elle n'était pas là pour les civilités. Elle était là pour la géométrie du chaos. Elle porta l'appareil à son œil. Le monde se rétrécit. Le cadre devint sa seule réalité. À travers le viseur, l'horreur perdait de sa superbe ; elle devenait une question de focale, d'ouverture et de profondeur de champ.

Clic.

Le premier flash déchira l'obscurité comme un scalpel. La lumière blanche, chirurgicale, révéla la scène dans une crudité insoutenable. Trois hommes. Ou ce qu'il en restait. Ils étaient disposés comme les pièces d'un puzzle obscène, les membres emmêlés, le sang ayant tracé des calligraphies sombres sur le sol poussiéreux. Maya avança d'un pas, ses bottes évitant soigneusement les projections. Elle cherchait l'angle. Elle chercha la lumière là où il n'y avait que des ténèbres.

Elle s'accroupit près d'une main dont les doigts semblaient encore griffer le vide. La peau était d'un blanc de cire, translucide sous le faisceau de sa lampe torche. Elle nota le détail : une chevalière en or, enfoncée dans la chair gonflée.

Clic.

Elle se sentait vibrer de cette froideur professionnelle qui était sa marque de fabrique. On l'appelait « La Glacière » au commissariat. Elle préférait le terme d'entomologiste. Elle épinglait les tragédies pour qu'elles ne puissent plus s'échapper.

Puis, elle le vit.

Il n'était pas au centre de la mare de sang. Il était dans la périphérie, là où les ombres s'épaississaient contre un mur de briques effritées. Un homme. Assis, les genoux ramenés contre la poitrine, le dos voûté. Il ne bougeait pas. Il ne tremblait pas. Il semblait faire partie de l'architecture de la ruine.

— Le survivant ? demanda Maya, sa voix n'étant qu'un murmure rauque dans le vide sonore de l'entrepôt.

— Ouais, répondit Miller en allumant une cigarette malgré l'interdiction formelle. Julian Vane. On a essayé de lui parler. Rien. Le choc, je suppose. Ou alors il attend son avocat. Les types comme lui ont toujours un avocat avant d'avoir un cœur.

Maya ignora le cynisme du flic. Elle déplaça son objectif vers l'ombre. L'homme, Julian, leva la tête à cet instant précis.

Le flash partit. Une déflagration de lumière qui aurait dû l'aveugler. Mais il ne cilla pas.

Dans le rectangle du viseur, Maya resta pétrifiée. Julian Vane n'était pas une victime, pas au sens où elle l'entendait d'ordinaire. Il était une anomalie esthétique au milieu du carnage. Des cheveux sombres, trop longs, collés par la sueur et la pluie sur un front pâle. Une cicatrice fine, presque élégante, qui barrait sa tempe gauche. Mais c'étaient ses yeux qui brisèrent la distance de sécurité de Maya. Des yeux profonds, d'un noir d'encre, qui ne reflétaient pas la peur, mais une sorte de lassitude monumentale. Un nihilisme si pur qu'il en devenait magnétique.

Il dégageait une odeur de tabac froid, de cuir vieilli et quelque chose de plus subtil, une note de pluie acide et de désespoir.

Maya descendit son appareil. Pour la première fois depuis des années, elle se sentit exposée, comme si l'objectif s'était retourné contre elle.

— Vous ne devriez pas rester là, dit-elle.

Sa voix sonna étrangement à ses propres oreilles. Plus douce, moins clinique.

Julian la regarda. Vraiment. Il ne regardait pas la photographe de la police, il regardait la femme cachée derrière la machine. Ses lèvres, sèches, se pincèrent légèrement. Il ne parla pas, mais son silence était une clameur. Il y avait dans son regard une reconnaissance muette, celle de deux fantômes se croisant dans un couloir sombre.

— La photo est réussie ? demanda-t-il enfin.

Sa voix était un froissement de soie sur du papier de verre. Basse, vibrante, elle semblait résonner dans les os de Maya plutôt que dans ses oreilles.

— Je ne sais pas encore, répondit-elle, ses doigts crispés sur le boîtier en magnésium. Le développement dira la vérité.

— La vérité n'aime pas la lumière, Thorne, intervint Miller en s'approchant, brisant l'éphémère bulle de tension qui s'était formée entre eux. Allez, Vane. On bouge. Direction le district. On a beaucoup de choses à se dire sur tes fréquentations.

Deux officiers s'approchèrent pour relever Julian. Lorsqu'ils posèrent les mains sur ses épaules, Maya vit un tressaillement imperceptible parcourir l'homme. Une réaction épidermique, un refus viscéral du contact. Il se leva avec une lenteur calculée, une grâce de prédateur blessé. Il était plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, une silhouette longiligne noyée dans un manteau sombre qui semblait absorber la faible lumière ambiante.

En passant devant elle, à quelques centimètres seulement, l'odeur de son cuir usé l'enveloppa. Il s'arrêta. Miller grogna, mais Julian ne lui prêta aucune attention.

Ses yeux gris acier à elle rencontrèrent ses abîmes à lui.

— Ne développez pas celle-là, murmura-t-il, si bas que seul le sang qui battait dans les tempes de Maya put l'entendre. Vous n'êtes pas prête pour ce qu'elle raconte.

Puis, il fut entraîné vers la sortie, ses pas ne faisant aucun bruit sur le béton, contrairement au fracas des rangs des policiers.

Maya resta seule au milieu des cadavres. La pluie avait repris de plus belle, martelant le toit en tôle avec une violence renouvelée. Le froid monta de ses pieds jusqu'à son cœur. Elle regarda son appareil. L'indicateur numérique affichait le nombre de clichés restants, mais elle ne voyait que l'image latente, prisonnière du capteur, de cet homme qui l'avait regardée comme si elle était la seule chose réelle dans un monde de simulacres.

Elle se remit au travail, mais la machine était enrayée. Chaque fois qu'elle cadrait une trace de sang ou une douille percutée, elle revoyait la cicatrice sur la tempe de Julian. Elle revoyait cette manière qu'il avait de ne pas appartenir au présent.

Deux heures plus tard, elle rentra dans son appartement-atelier de Wicker Park. L'espace était vaste, dépouillé, avec de grandes fenêtres qui donnaient sur les rails du métro aérien. Toutes les vingt minutes, le grondement du train faisait vibrer les étagères remplies de bocaux de produits chimiques et de vieux tirages.

Maya ne s'arrêta pas pour enlever sa veste trempée. Elle se dirigea directement vers la petite pièce sans fenêtre au fond du studio. Sa chambre noire.

Ici, la lumière était une ennemie. Elle ferma la porte, s'enfermant dans une obscurité totale avant d'allumer la lampe inactinique. Une lueur rouge sang envahit l'espace, transformant les bacs de révélateur en miroirs de rubis. L'odeur d'acide acétique et d'hydroquinone monta à son nez, une drogue familière qui calmait habituellement ses nerfs.

Elle sortit la carte mémoire de son boîtier, mais ses mains tremblaient. Elle l'inséra dans le lecteur de son ordinateur de travail, juste à côté de l'agrandisseur. Elle fit défiler les fichiers.

Les victimes. *Sang. Chair. Géométrie.*

Les impacts de balles. *Poussière. Précision.*

Les visages des flics. *Ennui. Fatigue.*

Et enfin, Julian.

L'image apparut sur l'écran haute résolution. Maya retint son souffle. La composition était parfaite, trop parfaite. Julian était au tiers droit, son visage à moitié mangé par l'ombre de la pile de palettes. Le flash avait capturé l'éclat humide de ses yeux et la tension de sa mâchoire. Mais il y avait quelque chose d'autre.

En zoomant, Maya sentit une décharge électrique lui parcourir l'échine.

Julian n'avait pas seulement les mains vides. Dans le creux de sa paume gauche, partiellement dissimulée par le revers de sa manche, se trouvait une petite clé en laiton, maculée d'un sang qui n'était pas le sien. Sur les clichés officiels pris par Miller, cette main était fermée, invisible. Julian l'avait montrée à elle. À son objectif.

C'était un message. Une preuve. Une trahison.

Maya se laissa glisser contre le mur froid de la chambre noire, ses doigts tachés d'encre effleurant l'écran. Elle pensa à la voix de Julian, à cette promesse de danger caché sous le velours de son ton. Elle savait ce qu'elle devait faire : appeler Miller, signaler l'indice, faire son travail.

Mais elle se revit dans l'entrepôt, spectatrice d'un monde qui se mourrait, et elle se revit dans ses yeux à lui. Pour la première fois de sa vie, Maya Thorne n'avait pas

envie de documenter la mort. Elle avait envie de protéger ce qui survivait au milieu des décombres.

Elle verrouilla le dossier. Elle éteignit l'écran. Dans le rouge étouffant de la pièce, elle ferma les yeux, et le visage de Julian Vane resta imprimé sur ses paupières, plus brûlant que n'importe quel flash.

Elle avait franchi le ruban jaune. Et elle savait, avec une certitude qui lui glaçait le sang, qu'on ne revenait jamais en arrière une fois que l'obscurité vous avait choisie pour témoin.

Dehors, le métro aérien passa dans un hurlement de métal contre métal, faisant vaciller les flacons de poison sur ses étagères, comme un avertissement qu'elle choisit d'ignorer. Sa main descendit vers son Leica. Le prochain cliché ne serait pas pour la police. Le prochain cliché serait pour elle. Pour eux. Pour la vérité qu'il portait dans le creux de sa main sanglante.

Chapitre 2

Développement Négatif

L'air de la chambre noire était un linceul de vinaigre et de métal. C'était une atmosphère que Maya Thorne respirait mieux que l'oxygène saturé de gaz d'échappement de Chicago. Ici, sous la morsure rouge de l'inactinique, le monde cessait d'être une agression de bruits et de mouvements désordonnés pour devenir une équation de temps et de température.

Ses mains, gantées de latex fin, s'agitaient dans le silence avec une précision chirurgicale. Elle aimait ce moment de l'alchimie où le néant se muait en souvenir. Le bac de révélateur frémissait sous ses doigts. Dans le liquide transparent, une ombre commença à poindre sur le papier blanc. Une silhouette, d'abord vaporeuse comme un spectre, puis de plus en plus dense, de plus en plus violente.

Julian Vane.

L'image monta à la surface, portée par le reflux chimique. Maya retint son souffle, les yeux plissés, guettant l'instant où le contraste serait parfait. Elle utilisa ses pinces pour agiter doucement la feuille. Le visage de l'homme émergea des ténèbres, grain après grain, comme si l'obscurité elle-même le recrachait.

Il y avait d'abord eu les clichés officiels. Les cadavres dans l'entrepôt, désarticulés sur le béton comme des pantins dont on aurait coupé les fils dans un accès de rage. Le sang, noir sous cette lumière rouge, semblait encore couler des cadres. Maya les avait traités avec une froideur de thanatopracteur. Miller attendait ces preuves. La machine judiciaire avait besoin de sa ration de viande froide.

Mais Julian... Julian était différent.

Elle déplaça le tirage dans le bain d'arrêt. Le tic-tac du minuteur battait contre ses tempes, un métronome cruel. Elle se pencha sur le bac, son visage à quelques centimètres de l'image encore humide. Elle avait utilisé un objectif de 50mm, une focale qui ne ment pas, qui impose une proximité presque indécente.

Sur le papier, Julian Vane ne regardait pas l'objectif. Il regardait *à travers*.

Maya sentit un frisson ramper le long de sa colonne vertébrale, une sensation glacée qui n'avait rien à voir avec la climatisation défaillante de son studio. À la prise de vue, dans le chaos de l'entrepôt, elle n'avait perçu que la détresse, le cuir usé de sa veste et cette odeur de pluie qui émanait de lui. Mais ici, dans le secret de son sanctuaire pourpre, la vérité se révélait avec une précision impitoyable.

Elle saisit une loupe de mise au point et l'appliqua sur l'œil gauche de Julian.

Son cœur manqua un battement. Les reflets dans l'iris étaient un labyrinthe. Ce qu'elle avait pris pour de la terreur pure, cette dilatation sauvage des pupilles, était entaché d'autre chose. Une étincelle de reconnaissance. Une familiarité atroce avec le monstre qui venait de transformer l'entrepôt en abattoir. Ses lèvres n'étaient pas seulement tremblantes ; elles esquissaient l'amorce d'un mot, une syllabe morte-née que seul l'obturateur avait eu la cruauté de figer.

« Tu savais », murmura-t-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère dans l'étroitesse de la pièce.

Elle déplaça la loupe vers sa main. La main qu'il avait montrée à Maya, et à elle seule, alors que Miller tournait le dos pour aboyer des ordres à ses subalternes. Dans le creux de sa paume, ensanglantée, se dessinait la forme d'un petit objet métallique, à peine visible, un éclat que les flashes des autres photographes n'avaient pas saisi. Une

clé ? Un pendentif ?

C'était un aveu. Un pacte silencieux scellé dans le noir.

Maya se redressa, la gorge nouée. Le ventilateur de la chambre noire brassait un air tiède, chargé de l'odeur âcre des fixateurs. Elle imaginait Miller, avec son costume froissé et son cynisme de vieux flic, parcourant ces photos le lendemain matin. Il verrait Julian comme une victime collatérale, un témoin chanceux. Il ne verrait pas ce que Maya tenait entre ses doigts.

Elle regarda la planche contact. Vingt-quatre poses. Vingt-trois preuves pour l'État de l'Illinois. Et une... une seule qui appartenait à un autre royaume.

Soudain, le hurlement du métro aérien ébranla les murs du bâtiment. Les flacons de produits chimiques sur l'étagère s'entrechoquèrent dans un cliquetis de verre, comme des dents qui claquent. La vibration remonta dans ses jambes, réveillant une angoisse sourde. Maya Thorne n'était pas censée choisir. Elle était le témoin oculaire, l'œil de verre de la justice. Sa neutralité était sa seule protection contre l'horreur qu'elle documentait chaque nuit.

Mais Julian Vane avait brisé la lentille.

Elle se revit dans l'entrepôt, l'instant où leurs regards s'étaient croisés. Il y avait eu cette fraction de seconde où le monde avait cessé d'être un sujet de composition. Elle n'avait pas vu un témoin ; elle avait vu un miroir. La même solitude minérale, le même sentiment d'être un étranger au milieu des vivants.

Ses doigts tremblèrent légèrement alors qu'elle saisissait le négatif correspondant au cliché compromettant. C'était une petite bande de celluloïd, fragile, presque immatérielle. Il suffirait d'un geste. Un coup de ciseaux. Une surexposition volontaire.

Ne fais pas ça, Maya.

La voix de la raison ressemblait étrangement à celle de son père, un homme qui croyait aux structures et aux lois avant de se faire broyer par elles. Elle l'ignora.

Elle prit le tirage de Julian, encore ruisselant de fixateur, et le glissa non pas dans le bac de lavage avec les autres, mais dans une pochette noire opaque, cachée sous une pile de vieux papiers cartonnés. Elle retourna ensuite vers l'agrandisseur.

Ses gestes devinrent fiévreux. Elle inséra un autre négatif, une photo d'ensemble de l'entrepôt, vide et sans importance. Elle régla le temps d'exposition. Le flash de l'agrandisseur fut une brève explosion de lumière blanche dans le rouge dominant. Elle développa cette nouvelle image, une image de remplissage, de bruit visuel, pour remplacer celle qu'elle venait de voler à la justice.

Lorsqu'elle eut terminé, elle se laissa glisser contre la porte blindée de la chambre noire. Le sol était froid, le béton transmettant une humidité persistante.

Elle était désormais liée à lui. Par le mensonge. Par l'image.

Elle ferma les yeux et le visage de Julian s'imprima sur ses paupières, brûlant comme une image rémanente après un flash trop violent. Elle revoyait la cicatrice sur sa tempe, une ligne pâle qui coupait la courbe de son sourcil, un relief qu'elle aurait voulu explorer du bout des doigts plutôt que par le prisme d'un objectif. Elle sentait encore, par une sorte de mémoire sensorielle perverse, le froid de sa peau lorsqu'elle l'avait frôlé pour ajuster sa posture.

Pourquoi l'aider ? Il était le chaos. Il était le danger que ses manuels de procédure lui ordonnaient de tenir à distance.

« Parce que tu es aussi brisée que lui », souffla l'obscurité.

Maya ouvrit les yeux. La lumière rouge donnait à ses mains une teinte sanglante. Elle ne se reconnut pas. Elle n'était plus la photographe de la crim' ; elle était devenue une complice de l'ombre, une architecte du silence.

Le téléphone dans sa poche se mit à vibrer, un bourdonnement agressif qui la fit sursauter. Elle le sortit. Le nom de Miller s'affichait en lettres blanches, cruelles.

— Thorne. T'as les tirages ? grogna la voix rocailleuse du détective.

Maya déglutit, sa gorge sèche comme du papier de verre. Elle regarda la pochette noire où dormait le secret de Julian.

— Je... Je termine le séchage, Miller. Je te les apporte dans une heure.

— Le procureur met la pression. Ce gamin, Vane... Il ne lâche rien. Il prétend qu'il n'a rien vu, qu'il était dans les vapes. Mais je sais qu'il ment. Ses yeux, Thorne... Ils disent pas la même chose que sa bouche. J'ai besoin que tes photos me donnent un levier. Dis-moi que t'as quelque chose.

Maya regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Une froideur de marbre s'était emparée d'elle.

— Rien de plus que ce qu'on a vu sur place, Miller. Juste un homme sous le choc. La lumière était mauvaise, le grain est épais.

— Fais chier, pesta Miller. Bon, ramène-moi ce que t'as. Et Thorne ?

— Oui ?

— Ne te laisse pas attendrir par ce genre de profil. Vane est un aimant à emmerdes. Si tu t'approches trop, tu vas finir par te brûler les ailes.

Elle raccrocha sans répondre.

Elle se leva, ses articulations craquant dans le silence. Elle prit les photos officielles, les cadavres anonymes, les douilles éparpillées comme des confettis de cuivre, et les rangea soigneusement dans l'enveloppe jaune de la police. C'était la version officielle de la douleur. Une douleur propre, classée, archivée.

Avant de sortir, elle ne put s'empêcher de retourner vers la cachette. Elle sortit le tirage de Julian. Elle passa son doigt nu sur la surface lisse, suivant les contours de son visage, de sa mâchoire contractée, jusqu'à cette main qui détenait la clé de tout.

Dans le rouge étouffant de la chambre noire, elle prit une décision qui allait déchirer le reste de sa vie. Elle ne détruirait pas cette photo. Elle la garderait. Non pas comme une preuve, mais comme une promesse.

Elle éteignit la lumière inactinique.

L'obscurité totale l'enveloppa, mais pour la première fois, Maya Thorne n'eut pas besoin de ses yeux pour voir. Elle voyait Julian. Elle voyait le gouffre qui s'ouvrait sous leurs pieds. Et alors qu'elle poussait la porte pour affronter la nuit glaciale de Chicago, elle sut que le béton froid ne serait plus jamais sa seule certitude.

Dehors, la pluie s'était remise à tomber, fine et acide, lavant les trottoirs de leurs pêchés superficiels. Maya serra son sac contre elle, sentant la présence du cliché contre sa hanche comme une arme chargée. Elle s'engouffra dans l'escalier, fuyant l'odeur du révélateur, mais emportant avec elle le parfum persistant de Julian Vane : un mélange de tabac, de peur et d'un espoir qu'elle n'avait pas le droit de nourrir.

Le jeu avait commencé. Et dans cette partie de développement négatif, c'était Maya qui risquait de finir totalement brûlée.

Chapitre 3

L'Interrogatoire de Velours

Le couloir du Cook County Hospital étirait sa carcasse de béton et de linoléum sous un éclairage fluorescent qui vibrait à une fréquence insupportable, un bourdonnement électrique qui semblait vouloir scier les crânes. L'air y était saturé de cette odeur universelle de la détresse : un mélange écœurant d'antiseptique bon marché, de draps trop lavés et de cette sueur froide, métallique, que secrètent ceux qui attendent de savoir s'ils vont vivre ou mourir.

Maya sentait le poids du Leica contre sa hanche, une extension de son propre corps, et plus lourd encore, la petite enveloppe de papier glacé glissée dans sa poche intérieure. Son laissez-passer de la brigade criminelle était épinglé à son revers, une étoile de métal froid qui lui ouvrait les portes mais lui fermait le cœur.

Elle s'arrêta devant la chambre 412. Un policier en uniforme, les traits affaissés par une nuit de café tiède, montait la garde.

— Thorne, Criminelle, lança-t-elle, sa voix plus assurée qu'elle ne l'était vraiment. Je dois compléter la série de clichés pour le rapport de balistique. Les entrées et sorties de plaies.

Le flic soupira, jetant un regard désintéressé sur la silhouette nerveuse de Maya.

— Allez-y. Mais il ne décroche pas un mot. Les inspecteurs l'ont cuisiné trois heures. Il est soit sourd, soit déjà mort à l'intérieur. C'est une coquille vide, cette petite frappe.

Maya ne répondit pas. Elle n'aimait pas les mots des vivants ; ils servaient trop

souvent à masquer le vide. Elle poussa la porte.

La chambre était plongée dans une pénombre bleutée, seulement entamée par les lueurs de la ville qui mouraient sur les vitres mouillées. Au centre de ce mausolée technologique, Julian Vane.

Il n'était pas couché. Il était assis au bord du lit, le dos droit, une posture d'oiseau de proie blessé. Son torse était barré de pansements d'une blancheur chirurgicale qui tranchait avec l'ambre de sa peau. La lumière des néons du couloir, filtrée par l'entrebâillement de la porte, dessinait sur son visage des ombres si denses qu'on aurait pu les toucher. Un clair-obscur parfait. Le genre de contraste qui aurait fait pleurer de joie un Caravage.

Maya ne sortit pas son appareil. Elle resta là, immobile, respirant le silence. Elle l'étudiait avec cette intensité prédatrice qui était la sienne, décomposant chaque ligne de son corps : la tension de sa mâchoire, le tremblement imperceptible de ses phalanges sur le drap rêche, la cicatrice à sa tempe qui semblait battre comme un second pouls.

— Ils attendent que tu parles, murmura-t-elle enfin. Sa voix était un froissement de soie dans le silence stérile.

Julian ne tourna pas la tête. Ses yeux restaient fixés sur un point invisible sur le mur opposé, là où l'ombre d'une branche d'arbre griffait le béton à l'extérieur.

— Ils veulent des noms, des calibres, des trajectoires, continua-t-elle en s'approchant d'un pas lent, mesuré, comme pour ne pas effrayer un animal pris au piège. Ils veulent que tu fasses entrer le chaos de cet entrepôt dans leurs petites cases de rapports officiels.

Elle s'arrêta à moins d'un mètre de lui. Elle pouvait sentir l'odeur du cuir de son

blouson, posé sur une chaise, mêlée à l'âcreté du sang séché et du tabac froid. C'était une odeur de rue, de goudron et de défaite.

— Mais moi, je me fiche de ce que tu as vu, Julian.

À l'évocation de son prénom, il eut un tressaillement. Un frisson parcourut ses épaules nues. Lentement, avec une économie de mouvement qui trahissait une douleur sourde, il tourna le visage vers elle. Ses yeux n'étaient pas les yeux d'une victime. C'étaient des puits de pétrole en feu, profonds, instables.

— Tu es la fille au flash, dit-il. Sa voix était un râle de gravier, une voix qui n'avait pas servi depuis une éternité.

— Je suis Maya.

— Tu prends des photos de la viande froide. Pourquoi tu ne sors pas ton jouet ? C'est ce que tu fais, non ? Tu voles ce qui reste quand tout le monde est parti.

Maya sentit une pointe de chaleur monter dans son cou. Il l'avait vue sur la scène de crime. Il l'avait observée alors qu'elle pensait être la seule à regarder.

— La lumière ici est détestable, répondit-elle en s'asseyant sur le tabouret pivotant, au plus près du lit. Elle est plate. Elle ne raconte rien. Elle cache ta vérité sous une couche de gris administratif.

Elle tendit la main, sans le toucher, traçant dans le vide les contours de son profil.

— Tu as une lumière de fin du monde, Julian. De celle qu'on ne trouve que juste avant que le soleil ne se fasse dévorer par l'orage. Dans la chambre noire, quand je développe tes traits, c'est comme si je cherchais à extraire un secret du néant.

Julian ancrâ son regard dans le sien. Pour la première fois de sa vie de voyeuse, Maya

eut l'impression que l'objectif s'était retourné. C'était elle qui était exposée, mise à nu, brûlée par une focale trop grande.

— Qu'est-ce que tu cherches, Maya ? murmura-t-il. Sa main s'avança, hésitante, avant de s'arrêter à quelques centimètres du poignet de la photographe.

— Je cherche l'instant où la douleur devient de la beauté. Pour ne plus avoir à la ressentir.

Julian esquissa un sourire amer, un pli cruel au coin des lèvres.

— On ne peut pas transformer le plomb en or. Le béton reste froid, peu importe la façon dont tu l'éclaires. Mon frère...

Il s'interrompit. Le nom resta suspendu, une menace invisible dans l'air saturé d'iode.

— Ton frère était là, dit Maya, baissant d'un ton. C'est lui qui a tenu l'arme. C'est lui qui a fait de toi ce témoin que personne ne peut protéger.

Julian se pencha brusquement vers elle. La distance de sécurité s'évapora. Elle vit les pores de sa peau, l'éclat de sueur sur son front, le désespoir brut dans ses iris. Il attrapa sa main, non pas avec violence, mais avec une urgence de noyé. Ses doigts étaient glacés, tachés de résidus d'encre de ses propres interrogatoires.

Maya ne recula pas. Elle sentit le choc électrique de ce contact humain, si différent de la froideur des boîtiers en magnésium.

— Tu devrais partir, souffla-t-il. Si tu restes, tu vas finir sur tes propres clichés.

— Je suis déjà morte à moitié, Julian. Regarder les autres mourir, c'est une façon de s'habituer au paysage.

Il approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait sentir son souffle court. Il ne la regardait plus comme une menace, mais comme un miroir de sa propre chute. Il pencha la tête, ses lèvres frôlant presque l'oreille de Maya.

— Je connais cette odeur, murmura-t-il d'une voix qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme.

— Quelle odeur ?

— Le fixateur chimique. L'acide acétique. Tu en as sous les ongles. Tu en as dans les cheveux. Tu sens le soufre et le temps qu'on arrête. C'est l'odeur de ceux qui veulent figer les choses parce qu'ils ont trop peur de les voir changer.

Maya ferma les yeux, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Il l'avait déchiffrée en une phrase. Il l'avait trouvée dans l'obscurité de sa propre obsession.

Elle sentit la main de Julian remonter le long de son bras, une caresse lente, presque insupportable de douceur au milieu de cette atmosphère de tragédie. Le monde extérieur — la police derrière la porte, les sirènes de Chicago, les cadavres qu'elle devrait photographier demain — tout cela n'était plus qu'un bruit de fond, un flou artistique.

— Montre-moi, dit-il soudain.

— Quoi ?

— La photo que tu caches dans ta veste. Je l'ai sentie quand tu t'es approchée. Le papier est encore frais.

Le sang de Maya ne fit qu'un tour. Elle recula d'un centimètre, mais il ne lâcha pas sa

main. Sa prise s'était raffermie.

— Ce n'est rien, balbutia-t-elle. Un test de contraste.

— Mentreuse. Tu as pris quelque chose là-bas, dans l'entrepôt. Quelque chose que les flics n'ont pas vu.

Il y eut un long silence, seulement rythmé par le bip-bip lancinant du moniteur cardiaque d'un patient voisin. La tension était un fil de rasoir tendu entre eux.

Maya sortit lentement l'enveloppe. Ses doigts tremblaient. Elle en tira le cliché qu'elle avait développé dans le secret rouge de sa chambre noire. C'était un gros plan de la main de Julian, au sol, dans la poussière et le sang, mais la mise au point était faite sur un détail précis : un reflet sur un éclat de verre brisé à côté de ses doigts. Le reflet d'un visage. Celui de l'homme qui partait. Le frère. Le tueur.

Julian fixa la photo. Ses yeux s'embruèrent, une vulnérabilité soudaine qui fendit son armure de nihilisme. Il lâcha le poignet de Maya.

— Pourquoi tu ne leur as pas donné ? demanda-t-il, sa voix brisée. Ça pourrait t'acheter une promotion. Ça pourrait me détruire.

— Parce que dans ce reflet, il y a la même ombre que dans tes yeux, répondit Maya en rangeant la photo. Et parce que si je le leur donne, le cadre se referme. Et je ne veux pas que cette histoire se termine par un simple "clic".

Julian la regarda avec une sorte d'effroi admiratif.

— Tu es plus dangereuse que ceux qui tirent les balles, Maya Thorne. Tu es celle qui garde les preuves du péché.

Il se rallongea lentement, épuisé par l'effort, mais ses yeux ne la quittèrent pas.

— Reviens demain, dit-il, presque comme un ordre, presque comme une supplique. La lumière sera peut-être meilleure.

Maya se leva, le corps lourd d'une fatigue nouvelle, d'une excitation toxique. Elle se dirigea vers la porte, sa main sur la poignée froide.

— Demain, je n'apporterai pas mon appareil, répondit-elle sans se retourner.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai déjà gravé ton visage sur ma rétine. Et c'est un développement que je ne peux plus arrêter.

Elle sortit de la chambre, traversant le couloir sans voir le policier qui la héla. Elle marcha droit vers la sortie, s'engouffra dans la nuit de Chicago où la pluie lavait le béton sans jamais le réchauffer. Dans sa poche, la photo de Julian brûlait comme un charbon ardent. Elle savait qu'elle venait de franchir une ligne qu'aucun objectif ne pourrait jamais recadrer.

Elle n'était plus la spectatrice. Elle était le négatif sur lequel Julian Vane venait d'imprimer son ombre pour l'éternité.

Chapitre 4

Ozone et Asphalte

L'air de l'hôpital avait ce goût de craie et de mort polie. Quand Julian Vane franchit les portes battantes, la ville le frappa comme une gifle de fer. Chicago ne l'accueillait pas ; elle le réclamait. L'ozone précédait l'orage, une odeur métallique, électrique, qui picotait l'arrière de sa gorge et réveillait la brûlure de sa tempe. Il s'arrêta sur le trottoir, son manteau de laine sombre déjà trop fin face aux courants d'air qui s'engouffraient entre les gratte-ciel comme dans des canyons d'acier.

Il ne chercha pas un taxi. Il chercha l'ombre.

Elle était là, à cinquante mètres, sous la structure rouillée du métro aérien. Une silhouette adossée à une berline dont la peinture s'écaillait comme une vieille peau. Maya. Elle ne portait pas son appareil autour du cou, mais ses mains, enfoncées dans les poches de son trench-coat, semblaient encore mimer le geste de régler une focale.

Julian sentit le regard de la rue peser sur ses vertèbres. Ce n'était pas un regard, c'était une pression. Dans l'angle mort d'un entrepôt de fournitures médicales, une berline noire aux vitres opaques ronronnait, son pot d'échappement crachant une fumée grise qui se confondait avec la brume. Ils n'attendaient pas qu'il sorte ; ils attendaient qu'il soit seul.

Maya décolla du véhicule. Ses yeux gris acier scannèrent la rue avec une précision de prédateur. Elle vit la voiture noire. Elle vit Julian, la main tremblante cherchant un briquet inutile. Elle vit le danger avant qu'il ne s'exprime.

Elle démarra en trombe, le pneu grinçant sur le bitume humide, et s'arrêta dans un

crissement sec à sa hauteur.

— Monte, Julian. Maintenant.

Sa voix était un rasoir. Il n'hésita pas. Il s'effondra sur le siège passager, une odeur de fixateur chimique et de vieux cuir l'enveloppant instantanément. Maya passa la première sans un regard pour le rétroviseur, mais sa mâchoire était si serrée que Julian crut entendre l'email grincer.

— Ils sont derrière nous ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de soie.

— Ils ne bougent pas. Pas encore. Ils veulent voir où tu vas dormir ce soir. Ils veulent savoir si tu es redevenu une cible ou si tu es toujours un témoin.

Elle braqua le volant vers le Loop. La pluie commença à tomber, de grosses gouttes lourdes qui s'écrasaient sur le pare-brise comme des insectes de cristal. L'essuie-glace rythmait leur silence, un métronome monotone : *schlass, schlass, schlass*.

Chicago défilait, un flou de néons rouges et de béton bleui par l'obscurité. Maya conduisait avec une agressivité froide, se faufilant entre les bus de la CTA, évitant les flaques profondes qui menaçaient d'immobiliser le moteur. Elle ne le regardait pas. Elle regardait la ville comme elle regardait ses négatifs dans le révélateur : avec l'espoir d'y voir apparaître une forme cohérente.

— Pourquoi tu es venue ? murmura Julian. Tu avais dit que tu ne serais plus la spectatrice.

— Je n'aime pas les histoires qui s'arrêtent avant le dénouement, répondit-elle, ses doigts crispés sur le volant. Et tu as une sale habitude de sortir du cadre.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles du Loop, là où les rails du métro aérien forment une cage de fer au-dessus des rues. Le bruit était assourdissant. Chaque passage de rame au-dessus d'eux faisait trembler la voiture, une vibration qui remontait dans les os de Julian, lui rappelant la fragilité de sa propre structure.

Elle finit par se garer dans une ruelle borgne, entre un parking à étages et l'arrière d'un théâtre désaffecté. L'odeur de l'asphalte mouillé était ici souveraine, saturée de graisses anciennes et de solitude.

Maya coupa le moteur. Le silence qui suivit fut plus violent que le vacarme du métro.

— Ils nous ont perdus, dit-elle enfin. Pour l'instant.

Julian posa sa tête contre la vitre froide. La buée de sa respiration troublait le monde extérieur, transformant les réverbères en taches d'or floues. Il tendit une main vers le tableau de bord, ses longs doigts effleurant un boîtier d'objectifs qui traînait là.

— Tu sais ce que j'ai vu dans cet entrepôt, Maya ? Ce n'était pas seulement le sang. C'était la vitesse à laquelle l'image s'efface. Un homme respire, il a des dettes, des amours, des regrets. Et la seconde d'après, il n'est plus qu'une donnée biométrique. Une tache sur le béton que la pluie finira par laver.

Il se tourna vers elle. Dans la pénombre de la cabine, son visage était une étude de clairs-obscur. La cicatrice à sa tempe semblait vibrer sous l'effet de la fatigue.

— J'ai passé ma vie à essayer de ne pas être remarqué, continua-t-il. À me fondre dans les tapisseries, à être le bruit de fond. Mais depuis que tu m'as pris en photo, j'ai l'impression d'exister. C'est terrifiant.

Maya sentit une pointe de douleur irradier dans sa poitrine. Elle connaissait ce

sentiment. Elle l'avait cherché toute sa vie à travers le viseur de son Leica. Elle ne savait pas aimer, elle savait seulement cadrer. Mais avec Julian, la mise au point refusait de se faire. Il restait une aberration chromatique, un spectre qui hantait ses certitudes.

Elle tendit la main et effleura la cicatrice de Julian. Sa peau était brûlante, contrastant avec le froid de la vitre. Il ferma les yeux au contact, un léger tressaillement agitant ses paupières.

— Tu n'es pas une tache sur le béton, Julian. Tu es le seul point net dans mon monde flou.

— La mort ne me fait pas peur, Maya. J'ai vu son visage de trop près pour qu'elle puisse encore m'intimider. Ce qui me tue, c'est l'idée que personne ne capture mon dernier instant. Que je disparaisse dans le noir, sans un flash, sans un témoin. Juste le silence de Chicago.

Sa voix se brisa sur le dernier mot. C'était une supplique déguisée en constat. Un aveu de vulnérabilité si pur que Maya en eut le souffle coupé. Elle voyait l'homme derrière le mystère, l'enfant terrifié derrière le nihiliste.

Elle se rapprocha de lui, l'espace confiné de la voiture devenant un sanctuaire. L'odeur de Julian — tabac, cuir et cette note désespérée d'antiseptique — l'envahit. Elle sentit la tension monter, une électricité statique qui faisait dresser les petits poils sur ses bras.

— Je serai là, murmura-t-elle contre son oreille.

Julian ouvrit les yeux. Ils étaient si proches qu'elle pouvait voir les éclats de vert dans ses iris sombres.

— Tu promets ? Ce ne sera pas pour ta collection secrète ? Ce ne sera pas pour la police ?

— Ce sera pour moi. Pour que je sache que tu as existé. Pour que le monde ne puisse pas te nier.

Il prit son visage entre ses mains. Ses paumes étaient rudes, marquées par une vie de fuite. Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de cinéma. C'était un baiser de naufragés, une collision de dents et de lèvres désespérées, un échange de souffles où se mêlaient le goût du fer et du désir brut. Maya répondit avec une ferveur qui l'effraya. Elle agrippa le revers de son manteau, le tirant vers elle comme si elle pouvait l'absorber, l'intégrer à sa propre chair pour le protéger.

Le béton froid de Chicago les entourait, mais dans cette voiture, sous la pluie battante, ils créaient leur propre chaleur, une incandescence précaire vouée à s'éteindre au premier lever de soleil.

Julian se recula d'un pouce, son front contre le sien.

— Si je pars ce soir, si je ne reviens pas de là où je dois aller... promets-moi de ne pas développer cette dernière pellicule tout de suite. Garde-la dans le noir. Laisse-moi vivre encore un peu dans la chambre noire.

Maya sentit une larme, une seule, glisser le long de sa joue. Elle n'avait pas pleuré depuis des années. Ses yeux étaient faits pour voir, pas pour déborder.

— Tu n'iras nulle part sans moi, Julian Vane. Tu es mon sujet. Et un photographe n'abandonne jamais son sujet.

Elle remit le contact. Le moteur toussa, puis rugit. Les phares balayèrent la ruelle, révélant la pluie qui tombait maintenant en rideaux serrés, transformant Chicago en

une cité sous-marine.

— Où allons-nous ? demanda-t-il alors qu'elle engageait la marche arrière.

Maya fixa la route, son regard redevenant cette arme d'acier qu'il connaissait.

— Là où les ombres ne peuvent pas nous suivre. Là où le révélateur fait son œuvre.
Chez moi.

Alors qu'ils quittaient la ruelle, une ombre se détacha du porche du théâtre. Un homme en imperméable sombre sortit un téléphone, la lueur de l'écran éclairant un visage sans expression. Il regarda la vieille berline s'éloigner sous la pluie de plomb, disparaître dans le ventre de la ville.

Dans la voiture, Maya Thorne serrait le volant jusqu'à s'en blanchir les phalanges. Elle savait qu'elle venait de signer son propre arrêt de mort, ou peut-être sa première naissance. Mais en regardant Julian, endormi de fatigue contre la portière, elle se dit que si elle devait finir sur le béton froid, elle s'assurerait au moins que la lumière soit parfaite.

L'ozone s'était dissipé. Il ne restait plus que l'odeur de la pluie et la certitude du désastre. Et pour la première fois, Maya n'avait pas besoin d'un objectif pour voir la beauté du chaos.

Chapitre 5

La Lumière Inactinique

L'ascenseur de l'immeuble industriel grinça comme une bête agonisante avant de vomir son chargement de silence et de peur au quatrième étage. Dans le couloir, l'ampoule nue oscillait, projetant des ombres stroboscopiques sur les murs écaillés. Maya ne respirait plus. Ses poumons semblaient s'être changés en plomb, lestés par le poids de l'homme qui marchait dans son sillage. Julian Vane. Une présence qui déformait la réalité, comme un trou noir aspirant la lumière.

Lorsqu'elle tourna la clé dans la serrure de son studio, le clic métallique résonna comme un coup de feu dans le vide.

L'appartement sentait l'ozone, le café froid et cette odeur aigre, presque rassurante, de fixateur photographique. C'était un vaste espace brut où les tuyaux de fonte couraient le long du plafond comme des veines apparentes. Mais pour Maya, c'était un bunker. Sa forteresse de gélatine et d'argent.

— Entre, murmura-t-elle.

Julian franchit le seuil. Il ne regarda pas les meubles, ni les piles de journaux, ni les épreuves qui séchaient sur des fils tendus. Son regard se fixa immédiatement sur les fenêtres, d'immenses verrières que Maya avait occultées avec du carton noir et du ruban adhésif. Il était un animal traqué cherchant l'issue de secours, ou peut-être la zone d'ombre la plus profonde.

— Tu vis dans un linceul, dit-il, sa voix n'étant qu'un froissement de soie dans l'obscurité.

Maya ne répondit pas. Elle posa son sac de matériel avec une précaution religieuse sur la table de travail. Ses doigts tremblaient légèrement. Elle sentait le froid de Chicago coller encore à leurs vêtements, une humidité poisseuse qui refusait de s'évaporer. Elle alluma une lampe d'appoint, une faible lueur orangée qui souligna les traits de Julian.

Il était là, debout au milieu de son sanctuaire. Ses cheveux, trempés par la pluie, lui barraient le visage. La goutte d'eau qui glissait le long de sa mâchoire semblait être la seule chose vivante dans cette pièce.

— Enlève ta veste, ordonna-t-elle. Elle est trempée. Tu vas attraper la mort.

Il esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire de condamné qui trouve la plaisanterie déplacée.

— La mort m'a déjà attrapé, Maya. Elle a juste oublié de serrer les doigts.

Pourtant, il s'exécuta. Il ôta son trench usé, révélant une chemise blanche devenue translucide sous l'effet de l'eau, collée à sa peau comme une seconde membrane. Maya détourna les yeux, le cœur battant un rythme irrégulier contre ses côtes. Elle se dirigea vers le fond du studio, vers la porte capitonnée de feutre noir.

— Viens. La lumière est trop crue ici.

Elle poussa la porte de la chambre noire. Un espace exigü, saturé de l'odeur âcre de l'acide acétique. Elle actionna l'interrupteur inactinique.

Le monde bascula dans le rouge.

Une lumière de sang, épaisse, liquide, qui transformait chaque surface en une plaie

ouverte. C'était la couleur de l'intimité interdite, la teinte des secrets que l'on ne confie qu'aux sels d'argent. Julian entra dans la petite pièce, sa silhouette se découpant contre l'éclat rubis de l'ampoule de sécurité. Dans cet espace restreint, l'air devint soudain rare, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les poils sur les bras de Maya.

— Pourquoi ici ? demanda-t-il. Sa voix était plus basse, presque une caresse.

— Parce que dans cette lumière, le temps s'arrête, répondit-elle en s'approchant de l'agrandisseur. Et parce que c'est le seul endroit où je me sens capable de te regarder sans brûler.

Elle ne mentait pas. Sous l'éclairage blanc du dehors, Julian était un danger. Sous cette lumière rouge, il était un chef-d'œuvre de douleur. Elle saisit son Leica, qui pendait à son cou comme un talisman.

— Je veux te prendre.

Julian se figea. Un sourcil se leva, une lueur d'amusement sombre dans ses iris que le rouge transformait en puits de pétrole.

— Me prendre ?

— En photo. Je veux voir ce que la police a manqué. Je veux voir ce que tu caches sous cette chemise, Julian. Le témoin ne m'intéresse plus. Je veux le sujet.

Il y eut un silence, seulement troublé par le goutte-à-goutte régulier d'un robinet mal fermé. Julian fit un pas vers elle. La distance entre eux s'amenuisa jusqu'à ce qu'elle puisse sentir la chaleur qui émanait de son corps malgré le froid. Il sentait la pluie, le tabac et quelque chose de plus métallique, une odeur de peur ancienne.

— Tu penses que tes objectifs peuvent lire en moi ?

— Ils voient ce que l'œil refuse de traiter, murmura-t-elle en portant le viseur à son visage.

Le déclic de l'obturateur fut un coup de scalpel dans le silence.

— Encore une fois, souffla-t-elle. Boutonne par bouton. Fais-le pour moi.

Julian ne la lâcha pas du regard. Ses doigts, longs et agiles, s'attaquèrent au premier bouton de sa chemise. Le tissu s'écarta, révélant la base de son cou, la pulsation rapide de sa carotide.

Clic.

Le deuxième bouton. Le haut du torse, pâle, marbré par le froid.

Clic.

Maya sentait la sueur perler à la racine de ses cheveux. Elle ne voyait plus Julian l'homme, elle voyait Julian la composition. Le contraste des ombres, la texture de la peau, la géométrie des muscles. Elle était en transe, cette dissociation professionnelle qui était sa seule protection contre l'effondrement.

Lorsqu'il retira enfin sa chemise, Maya laissa échapper un souffle qu'elle ne savait pas retenir.

Julian n'était pas un homme, c'était un palimpseste de violence. Sur son flanc gauche, une cicatrice longue et boursouflée courait de ses côtes jusqu'à la naissance de sa hanche. Une marque de lame, ancienne, mal refermée. Et sur son épaule, une brûlure circulaire, le souvenir indélébile d'un bout de cigare ou d'un canon encore chaud.

— Voilà ton sujet, dit Julian. C'est ce que tu voulais, non ? La preuve que je n'appartiens plus au monde des vivants.

Maya baissa son appareil. Ses mains tremblaient pour de bon, cette fois. Elle s'approcha, incapable de résister à l'appel de cette chair meurtrie. Elle tendit les doigts, effleurant du bout de l'index la cicatrice sur ses côtes. La peau était rugueuse, différente du reste de son corps, plus froide.

Julian tressaillit violemment au contact, mais il ne recula pas. Au contraire, il s'inclina vers elle, ses muscles se tendant sous sa main.

— C'est mon frère qui a fait ça ? demanda-t-elle dans un souffle, les yeux fixés sur la marque.

— C'est le prix du silence, Maya. On ne quitte pas la famille Vane sans laisser un morceau de soi sur le béton.

Elle leva les yeux vers lui. Ils étaient si proches que leurs souffles se mélangeaient, créant une petite buée entre leurs visages. L'éclairage rouge donnait à la scène une dimension infernale, une descente aux enfers dont aucun ne sortirait indemne. Maya voyait chaque détail de ses pores, la dilatation de ses pupilles, la fêlure dans son masque de marbre.

— Pourquoi tu ne m'as pas tuée dans l'entrepôt ? murmura-t-elle. Tu aurais pu. Tu aurais dû.

Julian tendit la main et saisit le visage de Maya. Ses doigts étaient rudes, tachés par le monde extérieur, mais sa prise était d'une tendresse dévastatrice. Il caressa sa joue du pouce, un geste si anachronique dans cet antre de produits chimiques qu'elle en eut le vertige.

— Parce que tu me regardais comme si j'étais déjà une photo de presse, Maya. Parce que dans tes yeux, je n'étais pas un monstre. J'étais... une œuvre d'art. Et même les monstres ont envie d'être beaux, une dernière fois.

L'air dans la chambre noire devint saturé de désir et de désespoir. C'était une chimie instable, prête à exploser au moindre contact. Maya sentit le poids de l'appareil photo contre sa poitrine, un rappel de son rôle de voyeuse, mais elle s'en fichait. Elle voulait briser l'objectif. Elle voulait toucher la réalité.

Elle se haussa sur la pointe des pieds. Ses lèvres effleurèrent celles de Julian, un goût de sel et de cendre. Il répondit avec une faim primitive, l'attrapant par la taille pour la plaquer contre le rebord du bac de développement. Le contact du plastique froid contre son dos fit frissonner Maya, mais elle ne se déroba pas. Elle passa ses bras autour de son cou, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux humides.

Le baiser était une lutte, une négociation désespérée entre deux naufragés. Julian l'embrassait comme s'il cherchait à lui voler son souffle, comme si sa vie en dépendait. Ses mains parcouraient le dos de Maya, cherchant la chaleur sous sa veste trop large, tandis qu'elle s'accrochait à ses épaules nues, sentant chaque cicatrice sous ses paumes.

Ils étaient entourés par les images de morts de Maya, des dizaines de clichés de scènes de crimes suspendus au-dessus d'eux, témoins silencieux de cette étreinte sacrilège.

Julian s'écarta de quelques centimètres, son front contre le sien. Sa respiration était un râle saccadé.

— Tu vas te perdre avec moi, Maya Thorne. Ils vont te transformer en négatif. Ils vont effacer tout ce qui est lumineux en toi.

Maya ouvrit les yeux. Sous la lumière rouge, elle ne voyait plus de danger. Elle ne voyait que la vérité qu'elle avait toujours cherchée au fond de son viseur.

— Laisse-les essayer, répondit-elle. J'ai passé ma vie à photographier des cadavres. Pour une fois, je veux sentir quelque chose qui brûle avant de s'éteindre.

Elle se saisit à nouveau de son appareil, le plaça entre leurs visages et, sans lâcher son regard, déclencha le flash.

L'éclair blanc fut une détonation visuelle dans le rouge absolu du studio. Un instant de cécité totale. Une fraction de seconde où le monde n'existait plus.

Puis, l'obscurité revint, plus dense, plus lourde. Dans le bac de développement à côté d'eux, une feuille de papier vierge commença à révéler ses premières ombres sous l'action du révélateur. Une image apparaissait lentement : le visage de Julian, les yeux clos, une expression de paix agonisante sur les traits.

Maya regarda l'image se former. Elle savait que cette photo ne serait jamais publiée. Elle savait qu'elle était la preuve de sa propre chute.

— On ne peut pas rester ici, dit Julian, brisant le charme. Ils vont finir par trouver l'appartement. Mon frère... il connaît ma façon de penser. Il sait que je cherche toujours l'ombre.

Maya hocha la tête, la réalité reprenant ses droits avec la brutalité d'une gifle. Elle rangea ses épreuves humides dans une pochette étanche. Elle ne pouvait pas laisser Julian partir, et elle ne pouvait pas rester.

— Je sais, dit-elle en ramassant sa veste. On part. Mais d'abord...

Elle retourna vers l'agrandisseur, prit le cliché de Julian encore dégoulinant de fixateur, et le glissa contre son propre cœur, sous son pull. Le froid chimique la fit tressaillir, mais elle ne dit rien.

— On va où ? demanda-t-il alors qu'ils sortaient de la chambre noire, retrouvant l'atmosphère grise du studio.

Maya regarda ses fenêtres occultées, puis son matériel. Elle n'était plus la photographe. Elle était la complice.

— Là où la lumière ne nous atteindra plus, Julian. Dans les angles morts de Chicago.

Alors qu'ils quittaient l'appartement, Maya jeta un dernier regard sur sa chambre noire. L'ampoule rouge brillait toujours, comme un œil cyclopéen veillant sur leurs péchés. Elle savait qu'elle ne reviendrait jamais ici. Elle venait de développer sa propre fin, et pour la première fois de sa carrière, elle n'avait pas besoin de voir le résultat pour savoir qu'il serait parfait.

Dans le couloir, le silence était revenu, entrecoupé par le bruit lointain d'une sirène. La ville les attendait, son béton froid prêt à les broyer. Mais dans la poche de Maya, contre sa peau, le portrait de Julian continuait de brûler, une preuve indélébile qu'avant de mourir, ils avaient enfin appris à voir.

Chapitre 6

Le Fracas du Métro

Le métal hurle. C'est un cri de bête blessée qui remonte de l'asphalte, une plainte électrique qui vibre jusque dans la pulpe de mes doigts. La station de la ligne Brune est une cage de fer suspendue au-dessus du vide, où le vent s'engouffre avec l'odeur âcre de la poussière d'acier et du tabac froid.

Sous mon pull, contre le creux de mon estomac, le cliché de Julian est une morsure. Le papier n'est pas encore tout à fait sec, ou peut-être est-ce simplement le résidu de fixateur qui me brûle la peau, une marque chimique qui scelle mon acte d'apostasie. Je ne suis plus celle qui documente la chute. Je suis la chute.

Julian marche devant moi. Sa silhouette est une rature d'encre noire dans le gris délavé du matin de Chicago. Il ne regarde pas derrière lui. Il a cette démarche de condamné qui connaît déjà le poids de la corde, une lenteur gracieuse et terrible. Je vois ses épaules se contracter sous son manteau de cuir usé chaque fois qu'une bourrasque nous gifle. Il sent la pluie à venir et la fin des choses.

— Ne t'arrête pas, murmure-t-il sans se retourner.

Sa voix est un froissement de velours sous le vacarme du métro qui approche. Je serre la sangle de mon Leica contre mon flanc. C'est mon ancre, mon seul lien avec une réalité qui s'effiloche. Le train déboule dans un fracas de tonnerre mécanique, projetant une onde de chaleur fétide sur le quai. Les portes coulissent avec un soupir pneumatique. Nous montons.

Le wagon est presque vide. La lumière crue des néons vacille, striant l'espace de

flashes stroboscopiques qui décomposent nos mouvements comme un vieux film muet. Je m'assois sur le skaï déchiré, sentant le froid du métal traverser mon jean. Julian s'adosse à la paroi, les mains enfoncées dans ses poches, ses yeux rivés sur le défilé des immeubles de briques qui nous enserrent.

C'est là que je le vois.

Pas Julian. Lui.

À l'autre bout du wagon, un homme vient de monter. Un homme dont je connais la carrure, la manière précise de porter son holster sous une veste trop bien coupée. C'est Miller. Mon "contact". Celui qui me donnait les accès aux périmètres de sécurité, celui qui me payait mes cafés noirs quand l'aube était trop dure à supporter sur une scène de crime. Il n'est pas seul. Deux autres types, des ombres en civil avec des visages de béton, se répartissent près des portes.

Le goût du sang monte dans ma bouche. Le goût métallique de la peur.

— Julian, dis-je très bas, mon regard ancré dans le sien. Ne bouge pas. Regarde-moi.

Il tourne lentement la tête. Ses yeux sont des puits de pétrole, profonds, inflammables. Il comprend instantanément. L'instinct de la proie est une langue qu'il parle couramment. Je vois sa mâchoire se crispier, le tendon de son cou se tendre comme une corde de piano prête à rompre.

— Ils ne sont pas là pour m'arrêter, Maya, souffle-t-il. Regarde leurs mains.

Je baisse les yeux. Miller ne tient pas de menottes. Ses doigts effleurent nerveusement le revers de sa veste. Ils sont là pour faire le ménage. Julian n'est pas un témoin à protéger, c'est une erreur judiciaire à effacer. Et moi, avec mon boîtier et mes secrets, je suis devenue le grain de sable dans l'engrenage de leur impunité.

Le train tangué violemment. Le paysage urbain s'accélère, les rails serpentent entre les grat-ciel comme des veines d'acier injectées de ténèbres. Je sens la sueur perler à la racine de mes cheveux, un frisson de fièvre. Mon esprit de photographe prend le dessus malgré moi : je cadre Miller dans mon champ de vision périphérique. Je calcule la profondeur de champ de notre survie. Elle est nulle.

— À la prochaine station, murmure Julian.

— Ils vont nous cueillir sur le quai, je réponds, ma voix tremblante.

— Pas si on sort par le mauvais côté.

Le "L" amorce son virage au-dessus de Wells Street. Le crissement des roues sur le rail est un supplice pour les tympans, une symphonie de torture. Miller se lève. Il commence à remonter l'allée, son visage impassible de fonctionnaire de la mort. Il ne me regarde pas. Pour lui, je suis déjà une silhouette floue, un dommage collatéral.

L'air dans le wagon se raréfie, saturé d'ozone et d'une tension électrique qui me hérissé les poils des bras. Je sens le poids du portrait de Julian contre mon cœur. Ce morceau de papier est une arme. Si je meurs, il meurt. Si je vis, je l'expose.

Le train ralentit. Les freins hurlent. La station "Quincy" se dessine dans la pénombre, avec ses structures en bois d'un autre siècle. Miller accélère le pas.

— Maintenant, grogne Julian.

Il ne se dirige pas vers les portes automatiques. Il se jette contre la porte d'intercommunication, celle qui mène au vide entre les wagons, là où les chaînes de sécurité claquent dans le vent. Je le suis, le souffle court, mes mains agrippées à son manteau.

Le froid nous percute comme un mur. Nous sommes sur la passerelle métallique, suspendus à dix mètres au-dessus du sol. Le vent de la course fouette mon visage, m'apportant l'odeur de la suie et du goudron. Derrière la vitre de la porte, le visage de Miller apparaît, déformé par la rage. Il sort son arme. Un Glock noir, mat, une ponctuation finale.

— Saute ! hurle Julian.

— Quoi ?

— Saute, Maya ! Sur le toit de la plateforme de maintenance, là-bas !

Je ne réfléchis pas. Si je réfléchis, je vois le béton. Si je réfléchis, je vois mon corps brisé comme un objectif fracassé. Je ferme les yeux, je lance mon sac photo devant moi et je plonge dans le gris.

L'impact est une explosion de douleur. Mes genoux s'enfoncent dans la tôle rouillée, un choc qui remonte jusqu'à mes vertèbres. Je roule, le souffle coupé, le goût de la poussière dans la gorge. Un fracas sourd suit le mien. Julian. Il est là, à quelques centimètres, le visage couvert de suie mais les yeux brûlants de vie.

Le train continue sa course, s'éloignant dans un grondement de tonnerre. Miller est sur la plateforme arrière, son arme pointée vers nous.

Clac.

Le son est presque dérisoire dans le brouhaha de la ville. Une balle vient s'écraser sur le métal à quelques centimètres de la main de Julian, projetant une gerbe d'étincelles. Une autre siffle à mon oreille, une caresse de mort.

— Cours !

Nous dévalons l'escalier de service, nos bottes martelant le fer. Chaque pas est une agonie, chaque respiration est une brûlure. Chicago nous entoure de ses murs de briques rouges et de ses ruelles borgnes. Nous plongeons dans l'ombre d'un entrepôt, là où la lumière du jour ne pénètre que par fragments, comme des lames de rasoir.

Nous nous arrêtons, adossés à un mur de béton suintant d'humidité. Je suis pliée en deux, les mains sur les genoux, cherchant un oxygène qui me fuit. Julian est contre moi. Son souffle court se mêle au mien. Je sens la chaleur de son corps, une fournaise dans le froid de l'automne.

Il pose sa main sur ma joue. Ses doigts sont glacés, mais son contact est un incendie.

— Tu es blessée ? sa voix est un murmure brisé.

Je secoue la tête, incapable de parler. Je sors la main de sous mon pull. Mes doigts sont tachés de noir. Le portrait. Il est froissé, maculé de ma propre sueur, mais l'image de Julian est toujours là, fixée pour l'éternité dans l'argent et la chimie.

— Ils ne s'arrêteront pas, je parviens à dire. Miller... il sait tout.

Julian s'approche encore. Je peux voir chaque pore de sa peau, chaque petite cicatrice qui raconte une histoire de violence. Il y a une tristesse infinie dans son regard, une fatigue qui me déchire le cœur plus sûrement que la balle de Miller.

— Tu aurais dû rester dans ta chambre noire, Maya. Tu aurais dû rester une spectatrice.

— C'est trop tard pour les regrets, Julian. On est dans la même image, maintenant.

Il réduit l'espace entre nous. Ses lèvres frôlent les miennes, un contact hésitant, presque sacré. Ça ne ressemble pas à un baiser de cinéma. Ça a le goût de la cendre, du désespoir et d'un besoin de survie si intense qu'il en est douloureux. Quand sa bouche s'écrase contre la mienne, c'est une collision. C'est le fracas du métro dans mon sang.

Je m'accroche à lui, mes mains s'enfonçant dans ses cheveux, cherchant à m'ancrer dans quelque chose de solide alors que le monde s'écroule. Ses baisers sont des questions auxquelles je n'ai pas de réponse. Son corps contre le mien est un rempart de chair contre le béton froid de Chicago.

Dans l'ombre de la ruelle, loin des regards, nous nous consumons. Je sens ses mains descendre dans mon dos, une caresse qui veut tout dire : le pardon, la peur, le désir de disparaître.

Soudain, il se recule. Son regard se durcit. Au bout de la ruelle, le hurlement d'une sirène déchire le silence précaire.

— Ils arrivent, dit-il.

Il ramasse mon Leica, me le tend. Ses yeux sont redevenus des miroirs sans tain.

— Garde ton arme, Maya. Et ne cesse jamais de regarder. Parce que si tu clignes des yeux, on sera déjà morts.

Je prends l'appareil. Le métal est froid. Le monde redevient un cadre, une focale, une mise au point nécessaire. Mais derrière l'objectif, mes larmes brouillent tout. Je réalise alors la vérité psychologique de mon obsession : on ne photographie que ce qu'on a déjà perdu.

Et Julian Vane est déjà en train de s'effacer.

Nous nous remettons à courir, deux fantômes dans la ville qui ne dort jamais, poursuivis par les ombres de ceux qui étaient censés nous protéger. Le fracas du métro résonne encore dans ma poitrine, un rythme cardiaque étranger, une promesse de fin imminente.

Chicago est une bête qui attend son heure. Et nous sommes ses proies les plus tendres.

Chapitre 7

L'Héritage des Ombres

L'air de la chambre noire était une insulte aux poumons, un mélange de vinaigre chaud et de mort latente. Ici, sous la lumière rouge inactinique qui transformait chaque surface en une plaie ouverte, le monde cessait d'être une menace pour devenir une image.

Julian était assis sur un tabouret de bois brut, le dos voûté, ses mains tremblantes posées sur ses genoux. Dans cette pénombre écarlate, il ne ressemblait plus au prédateur traqué de la ruelle, mais à une ébauche d'homme, un négatif dont les détails n'avaient pas encore fini de monter à la surface. Je sentais l'odeur de la pluie qui s'évaporait de ses vêtements, une senteur de bitume mouillé et de peur froide.

Je ne le regardais pas directement. Je préférais passer par l'intermédiaire des bacs de développement. Mes doigts, gantés de latex, agitaient doucement la pince dans le révélateur. Une silhouette commençait à apparaître sur le papier argentique. Un visage. Une mâchoire anguleuse. Un regard qui semblait transpercer la chimie pour m'accuser.

— Tu devrais arrêter de chercher la netteté, Maya, murmura-t-il. La vérité est toujours plus belle quand elle est floue.

Sa voix était un froissement de papier de verre. Je relevai les yeux. La lampe rouge marquait les arêtes de son visage, creusant des ombres si profondes qu'on aurait dit des entailles de scalpel.

— Le flou, c'est pour les amateurs, Julian. Je veux voir les pores de ta peau. Je veux

voir ce qui se cache sous la cicatrice de ta tempe.

Je sortis la photo du bain avec une précision chirurgicale. C'était un cliché pris dans l'entrepôt, juste avant que le chaos ne l'emporte. Julian, figé dans un halo de poussière et de sang. Mais à côté de lui, dans le coin inférieur droit, une ombre. Une main tenant un 9mm. Une main dont la structure osseuse, le long index nerveux, était le miroir exact de celle de Julian.

Le silence s'épaissit, saturé par le goutte-à-goutte hypnotique d'un robinet mal fermé. *Ploc. Ploc.* Le métronome de notre exécution.

— Qui est-ce ? demandai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle que le révélateur semblait vouloir dissoudre.

Julian se leva. Le mouvement fut si brusque que l'odeur de tabac froid qui émanait de son manteau me gifla. Il s'approcha, réduisant l'espace entre nous jusqu'à ce que je sente la chaleur fiévreuse de son corps irradier à travers son pull usé. Il ne regarda pas la photo. Il regarda mes mains.

— Elias, dit-il enfin.

Le nom tomba comme une pierre dans un puits sans fond.

— Ton frère.

— Mon sang. Mon ombre portée. Celui qui a appris à marcher dans les pas de mon père pour ne pas laisser de traces.

Il saisit mon poignet. Ses doigts étaient des serres. La douleur fut immédiate, électrique, mais je ne reculai pas. J'avais besoin de cette morsure de réalité pour ne pas sombrer dans l'esthétique du drame.

— À Chicago, continua Julian, le sang ne se lave pas. On le porte comme une livrée. Elias n'a pas seulement tué ces hommes dans l'entrepôt. Il a signé un contrat de famille. Un pacte qui dit que si l'un de nous flanche, l'autre doit finir le travail.

— C'est pour ça qu'il t'a laissé en vie ? Parce que tu fais partie du rituel ?

Julian lâcha mon poignet et passa une main dans ses cheveux poisseux, un rire sec et sans joie s'échappant de sa gorge.

— Il m'a laissé en vie parce qu'il veut que je sois le témoin de ma propre déchéance. Il veut que je voie ce qu'il est devenu, pour que je comprenne que c'est mon futur. Nous sommes les deux faces d'une même pièce de monnaie jetée dans le caniveau, Maya. Lui, c'est le plomb. Moi, c'est la rouille.

Je posai la photo sur le fil à sécher. Elle pendait là, entre nous, comme un corps supplicié. Elias Vane. Le tueur de l'entrepôt. L'homme que la police de Chicago cherchait avec une rage impuissante. Et Julian, le frère, l'unique témoin, le complice par atavisme.

La tension dans la pièce devint une entité physique, un poids sur mes épaules qui m'empêchait de respirer. Mon Leica, posé sur le plan de travail, me narguait. Son œil de verre m'implorait de faire mon métier. Appeler l'inspecteur Miller. Lui dire que le monstre était à portée de main. Lui livrer Julian pour qu'il serve d'appât.

Mais mon corps trahissait ma logique.

Je fis un pas vers lui. Je voulais toucher la cicatrice sur sa tempe, comprendre la géographie de sa douleur. Mes doigts effleurèrent sa peau. Elle était brûlante, presque incandescente sous le spectre rouge.

— Pourquoi me dire ça maintenant ? murmurai-je contre son torse. Tu sais ce que je fais. Tu sais que chaque photo que je prends est une preuve.

Julian s'inclina, son front venant buter contre le mien. Ses yeux étaient d'un noir d'encre, des puits de pétrole où vacillaient des reflets d'incendie.

— Parce que je suis fatigué de ne pas exister, Maya. Elias veut que je sois un fantôme. La police veut que je sois un dossier. Toi... toi, tu me regardes comme si j'étais vivant. Même si c'est pour me voir mourir sur ton papier glacé.

Il posa ses mains sur ma taille, une étreinte désespérée, une lutte contre le vide. Je sentis son cœur battre contre mes côtes, un rythme syncopé, sauvage. C'était le bruit d'un homme qui court vers un précipice en espérant que le vent le portera.

— Livrer Elias, c'est me livrer moi, reprit-il. Le pacte de sang n'est pas une métaphore, Maya. C'est un acte notarié par la violence. Si je parle, je ne serai pas protégé par tes amis en uniforme. Je serai simplement le premier cadavre sur la liste des comptes à régler.

Mon esprit devint un champ de bataille. Je voyais les scènes de crimes que j'avais photographiées : les corps désarticulés, la chair transformée en viande par le plomb, la dignité volée par la mort. J'avais toujours cru que mon objectif me protégeait, qu'il créait un rempart entre la barbarie et moi. Mais Julian était en train de briser la lentille.

S'il restait avec moi, il mourrait. Si je le dénonçais, il mourrait.

Le choix n'était pas entre le bien et le mal. C'était entre deux nuances de cendres.

— On peut partir, dis-je, et ma propre voix me parut étrangère, trop aiguë, trop pleine d'une espérance absurde. On peut quitter Chicago. Disparaître dans le grain d'une

photo sous-exposée.

Julian prit mon visage entre ses mains. Ses pouces caressèrent mes pommettes avec une tendresse qui me déchira plus sûrement qu'une insulte.

— Regarde-moi, Maya. Vraiment.

Je le regardai. Je cherchai la focale, le point de netteté. Mais tout ce que je voyais, c'était la tragédie d'un homme lié par les veines à un monstre.

— Tu ne peux pas photographier ce qui n'est pas là, dit-il avec une douceur cruelle. Et moi, je suis déjà parti. Elias m'a tué le jour où il a posé ce flingue dans ma main pour la première fois, quand nous n'étions que des gosses dans les bas-fonds de South Side.

Il m'embrassa alors. Ce n'était pas le baiser d'un amant, c'était le baiser d'un condamné. Il avait le goût du fer et de la chimie. Ses lèvres étaient sèches, avides, cherchant dans ma bouche une bouffée d'oxygène pour ses poumons calcinés. Je m'agrippai à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu, cherchant à le retenir dans le présent, dans cette chambre rouge qui nous isolait du monde.

Pendant un instant, le béton froid de Chicago n'existait plus. Il n'y avait que la chaleur de sa peau, le frottement de nos corps, et cette certitude terrifiante : nous étions en train de danser sur le fil du rasoir.

Soudain, un bruit sourd résonna à l'étage. Un craquement de plancher. Léger, presque imperceptible, mais suffisant pour faire basculer le silence.

Julian se figea. Ses muscles se tendirent comme des câbles d'acier. Son regard se porta vers la porte de la chambre noire, le seul accès à la lumière.

— Il est là, souffla-t-il.

— Qui ? Elias ?

Il ne répondit pas. Il ramassa mon Leica sur la table et me le mit de force dans les mains. Ses doigts écrasèrent les miens sur le boîtier métallique.

— Éteins la lumière rouge, Maya. Maintenant.

— Julian...

— Fais-le ! C'est ton dernier cliché. Assure-toi qu'il soit parfait.

Ma main trembla alors que je cherchais l'interrupteur. Le monde bascula dans une obscurité totale, une absence de couleur si radicale qu'elle en devenait sonore. Je n'entendais plus que nos deux respirations, rapides, heurtées, et le battement de mon propre sang dans mes tempes.

Dans le noir, Julian n'était plus qu'une présence, une chaleur, une promesse de perte.

— Si tu clignes des yeux, on sera déjà morts, me rappela sa voix, si proche de mon oreille que je sentis son souffle humide.

Je levai l'appareil, ajustant la mise au point à l'aveugle, me fiant à mes instincts de prédatrice de l'instant. La porte de la chambre noire s'ouvrit avec un gémissement métallique. Un rai de lumière blanche, crue, chirurgicale, déchira l'obscurité, projetant une ombre immense sur le mur.

Une silhouette se découpa dans l'encadrement. Grande, élégante, un reflet d'acier brillant à sa main droite.

Je ne réfléchis pas. Mon doigt s'écrasa sur le déclencheur.

Le flash explosa.

Une milliseconde de lumière totale, aveuglante, qui imprima l'horreur sur ma rétine. Dans l'éclat magnésium, je vis deux visages identiques se faire face. Julian, les bras ouverts comme pour un sacrifice. Et Elias, le doigt sur la détente, son visage étant le miroir déformé, haineux, de l'homme que j'aimais.

Puis, le noir revint. Plus profond. Plus définitif.

Et le premier coup de feu tonna, transformant le silence de ma chambre noire en un hurlement de béton brisé.

Chapitre 8

Cadrage Serré

Le sifflement du plomb n'est pas un bruit, c'est une déchirure dans le velours de l'existence. Le coup de feu d'Elias avait transformé l'oxygène en un plasma brûlant, un éclair de magnésium qui laissait derrière lui une traînée de phosphènes dansant sur mes rétines. L'odeur arriva en second : l'âcre parfum du soufre se mêlant à la vapeur acide du bain d'arrêt.

Puis, le silence. Un silence de cathédrale profanée.

Le projectile n'avait pas trouvé la chair de Julian. Il avait percuté le bac de fixateur en acier inoxydable, juste derrière son épaule. Le liquide s'écoulait maintenant sur le béton, un glouglou obscène, une hémorragie chimique qui rongait déjà le vernis du sol. Julian ne bougeait pas. Il était une statue de sel dans le clair-obscur, ses yeux fixés sur le vide laissé par son frère, disparu par la porte de secours comme une ombre se réabsorbant dans la nuit de Chicago.

— Maya.

Le mot n'était qu'un souffle de cendre. Ma main, toujours crispée sur le déclencheur de mon boîtier, tremblait d'un spasme incontrôlable. Je sentais le froid du métal contre ma paume, une ancre dérisoire alors que le monde partait à la dérive.

— Cache-toi, articulai-je, ma voix me paraissant étrangère, une octave trop haute, brisée. Derrière les cuves de rinçage. Sous la bâche. Maintenant.

Les gyrophares balayaient déjà les briques de la ruelle, projetant des éclats de saphir

et de rubis à travers les vitres sales du studio. Le rythme cardiaque de la ville — ces sirènes hurlantes — s'arrêta pile devant ma porte. Le crissement des pneus sur le gravier résonna comme une sentence.

Je me précipitai vers le bac de développement. Mes doigts plongeaient dans les bacs, cherchant frénétiquement les tirages de Julian. Ceux que personne ne devait voir. L'eau glacée mordait ma peau, l'hydroquinone imprégnait mes pores d'une amertume de poison. Je saisis les photos encore humides, des lambeaux de papier baryté où le visage de Julian émergeait des ombres avec une clarté dévastatrice. Je les glissai dans le double fond de la sècheuse, là où la chaleur résiduelle finirait de les figer dans leur secret.

Boum. Boum. Boum.

Le métal de la porte d'entrée gémit sous les coups de poing.

— Thorne ! Ouvre cette porte. C'est Miller.

L'inspecteur Miller. Mon mentor. L'homme qui m'avait appris que pour photographier la mort, il fallait d'abord savoir s'en distraire.

Je jetai un dernier regard vers le fond de la pièce. Julian s'était évaporé dans les replis des rideaux occultants, une présence invisible mais dont je sentais la chaleur, un battement de cœur irrégulier qui pulsait à travers les murs. Je lissai ma veste trop large, essayai mes mains moites sur mon jean et allai ouvrir.

La lumière du couloir me heurta comme une gifle physique.

Miller entra le premier, une silhouette massive enveloppée dans un trench-coat qui sentait le café rassis et le tabac de contrebande. Derrière lui, trois agents en uniforme, leurs lampes torches découpant l'obscurité de mon studio avec une précision

chirurgicale.

— On a signalé un coup de feu, Thorne.

Miller ne me regardait pas. Ses yeux, d'un bleu délavé par trente ans de morgues et de rapports de police, scannaient déjà l'espace. Il s'arrêta devant le bac de fixateur qui fuyait. Il s'accroupit, effleura le métal tordu par l'impact de la balle, puis porta ses doigts à son nez.

— Du .45, murmura-t-il. Un calibre de boucher. Tu as de la visite, Maya ? Ou tu as décidé de régler tes problèmes de mise au point à l'artillerie lourde ?

— Mon boîtier est tombé, mentis-je, mon cœur tambourinant contre mes côtes comme un oiseau en cage. Le déclencheur à distance a fait des siennes.

Miller se redressa lentement. Le craquement de ses genoux sembla durer une éternité. Il s'approcha de moi, si près que je pouvais voir les pores dilatés de son nez et la fatigue nichée dans les rides de son front. Il posa une main sur mon épaule, une pression qui se voulait paternelle mais qui pesait le poids d'une chaîne.

— Tu mens comme une débutante. Tes pupilles sont des têtes d'épingles et tu sens l'adrénaline à plein nez. Où est-il ?

— Qui, Miller ? Il n'y a que moi et mes fantômes ici.

Il me contourna, se dirigeant vers la chambre noire. Chaque pas qu'il faisait sur le béton était un coup de marteau sur mon exécution. Il poussa le rideau lourd. La lumière rouge inonda le sol, une flaque de sang artificiel.

— C'est charmant, cette ambiance de lupanar, lança-t-il avec une ironie qui me glaça le sang.

Ses hommes fouillaient le reste du studio. Le bruit des cartons renversés, des dossiers feuilletés, le fracas de mes objectifs que l'on déplaçait sans ménagement... c'était un viol méthodique de mon sanctuaire. L'un des agents s'approcha de la bâche où Julian était dissimulé. Mon souffle se bloqua dans ma gorge, une arête de poisson que je ne pouvais avaler.

— Chef ? On a trouvé quelque chose.

Je crus défaillir. Mais l'agent ne désignait pas Julian. Il tenait mon carnet de notes, celui où j'esquissais les angles de vue, les réglages de focale, mais aussi les fragments de phrases que Julian laissait tomber comme des miettes de pain.

Miller s'en saisit, tourna les pages d'un pouce distrait.

— "La lumière ne guérit pas, elle expose la plaie." Très poétique, Maya. Depuis quand tu fais dans le lyrisme ? Ton job, c'est de documenter l'horreur, pas de lui écrire des poèmes.

Il jeta le carnet sur une table. Son regard revint vers moi, aiguisé comme un scalpel. Il fit quelques pas vers la sècheuse. La chaleur qui s'en dégageait portait l'odeur des produits chimiques frais. S'il l'ouvrait, s'il voyait ces portraits de Julian — non pas des photos d'identité judiciaire, mais des études de son âme, de la courbe de son cou, de la douleur dans ses yeux — tout serait fini.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit le premier jour, au dépôt de cadavres de la 35ème ?

Je ne répondis pas. Mes yeux étaient fixés sur sa main qui s'approchait de la poignée de la sècheuse.

— Je t'ai dit : "Thorne, le jour où tu commences à ressentir quelque chose pour le sujet, change de métier. Deviens fleuriste. Parce que l'empathie, c'est le grain qui gâche la pellicule."

Il s'arrêta. Sa main effleura le métal chaud.

— Pourquoi j'ai l'impression que ton image est en train de devenir terriblement floue, Maya ?

— La netteté est une illusion d'optique, Miller, rétorquai-je, retrouvant une once de mon arrogance défensive. Vous cherchez un coupable, moi je cherche une vérité. Parfois, ça nécessite de sortir du cadre.

Un fracas vint de la pièce voisine. Une pile de boîtes de tirages s'était effondrée. Un accident ? Ou Julian qui bougeait ?

Miller se tourna brusquement. Les policiers braquèrent leurs lampes vers le fond de la pièce.

— Sortez ! aboyai-je soudain, la colère prenant le dessus sur la peur. Vous n'avez pas de mandat, vous entrez ici après un coup de feu que j'ai moi-même — je l'admets — provoqué par maladresse. Miller, si tu n'as rien à m'opposer à part tes intuitions de vieux flic fatigué, dégage de mon studio.

Le silence revint, plus lourd encore. Miller me fixa longtemps. Dans ses yeux, je vis une lueur de déception, mais aussi une pointe de respect pour mon audace désespérée. Il savait que je mentais. Il savait que dans cette obscurité, quelque chose de monstrueux et de magnifique respirait à l'unisson avec moi.

— On part, dit-il enfin aux autres.

Il se rapprocha de mon oreille. Son haleine de tabac froid m'écoeura.

— Elias Vane a été vu dans le secteur, Maya. Si c'est lui qui a tiré ce coup de feu, et si tu caches son frère... sache qu'on ne ramasse pas les morceaux de ceux qui jouent avec ces gens-là. On se contente de prendre les photos de la scène de crime. Et cette fois, ce ne sera pas toi qui tiendras l'appareil.

Il fit signe à ses hommes. La porte claqua. Les gyrophares s'éloignèrent, laissant le studio dans une pénombre striée par les néons de la rue.

Je restai immobile, le dos contre le bois froid de la porte, jusqu'à ce que le silence ne soit plus troublé que par le goutte-à-goutte du fixateur sur le sol.

— Ils sont partis, murmurai-je.

L'ombre se détacha du mur. Julian apparut, son visage une estampe de douleur et de fatigue. Il s'approcha de moi. Ses mains, larges et calleuses, encadrèrent mon visage. Elles sentaient le fer et le désespoir.

— Pourquoi tu ne lui as pas dit ? demanda-t-il. Tu aurais pu redevenir celle que tu étais. La fille qui regarde sans toucher.

— Parce que j'ai touché, Julian. Et maintenant, je ne sais plus comment retirer ma main.

Je l'attirai contre moi. Nos corps se heurtèrent avec une violence sourde. C'était une étreinte de naufragés. Je sentais le battement furieux de son cœur à travers son pull usé, une percussion qui résonnait dans mes propres poumons. Ses lèvres trouvèrent mon cou, un baiser qui avait le goût du sel et du danger imminent.

Je l'entraînai vers la chambre noire, là où la seule lumière était celle de la lampe

inactinique, ce rouge profond qui transforme tout en une blessure ouverte.

Je le fis s'asseoir sur le rebord du bac de rinçage. Mes doigts déboutonnèrent sa chemise. Je devais voir. Je devais vérifier qu'il était vivant, que la balle ne l'avait pas entamé. Sa peau était pâle, presque translucide sous l'éclairage rubis, un parchemin où chaque cicatrice racontait une trahison d'Elias.

— On ne peut pas rester ici, dit-il, sa voix vibrant contre ma tempe. Miller va revenir. Il ne lâche jamais.

— Je sais.

Je me reculai d'un pas, saisissant mon boîtier sur la table de travail. L'automatisme reprit le dessus. Je portai l'ocilleton à mon visage. Dans le viseur, Julian n'était plus un homme, il était une composition de clair-obscur, une œuvre d'art en sursis.

— Ne bouge pas, ordonnai-je.

— Encore une photo, Maya ? C'est tout ce que je suis pour toi ? Un sujet de plus à cataloguer avant qu'il ne disparaisse ?

— Non. C'est la seule façon que j'ai de te garder. Si je te photographie, tu deviens immortel. Si je te photographie, Elias ne peut pas te tuer. On ne tue pas ce qui est déjà sur le papier.

Je déclenchai. L'obturateur fit un bruit de guillotine. *Clac.*

Dans le miroir de l'appareil, je vis une larme rouler sur la joue de Julian, une perle de mercure rouge sous la lampe du laboratoire. Il se leva, m'arracha l'appareil des mains et le posa brusquement. Ses bras m'encerclèrent, m'écrasant contre le béton froid du mur.

— Regarde-moi sans ton objectif, Maya. Regarde-moi vraiment.

Sa bouche s'écrasa sur la mienne, un baiser désespéré, affamé, qui cherchait à effacer l'odeur de la poudre et la peur de la mort. Sa langue était un feu, ses dents une menace. Je m'agrippai à ses cheveux, mes ongles s'enfonçant dans son cuir chevelu. À cet instant, il n'y avait plus de police, plus de frère tueur, plus de Chicago hurlant sous la pluie d'octobre. Il n'y avait que la morsure du désir dans l'ombre rouge d'une chambre noire.

Ses mains glissèrent sous ma veste, cherchant la chaleur de ma peau. Je frissonnai contre lui, le contact du béton dans mon dos accentuant la brûlure de ses doigts. C'était une danse sur un fil de rasoir. Chaque caresse était une trahison, chaque gémissement un aveu de culpabilité.

Soudain, il se figea.

Au loin, le cri d'une nouvelle sirène déchira la nuit. Pas une voiture de police, cette fois. Une ambulance. Ou peut-être le corbillard de nos illusions.

Julian se dégagea doucement, son regard fuyant le mien. Il ramassa sa veste.

— Elias ne s'arrêtera pas, Maya. Et Miller non plus. Tu as choisi ton camp, mais le problème avec les camps, c'est qu'il faut une frontière. Et la nôtre est en train de s'effondrer.

Il se dirigea vers la porte de service, celle qui menait aux entrailles de la ville.

— Julian !

Il s'arrêta, la main sur la poignée.

— La photo... Elle est réussie ?

Je regardai l'écran numérique éteint de mon boîtier, puis la sécheuse où ses portraits secrets achevaient de durcir.

— Elle est parfaite, murmurai-je. Elle te ressemble. Elle a l'air de vouloir s'enfuir.

Il esquissa un sourire triste, un simple étirement de lèvres qui ne toucha pas ses yeux, et disparut dans le noir.

Je restai seule au milieu de mes bacs de chimie. L'odeur du fixateur était devenue étouffante. Je m'approchai de la sécheuse, ouvris le tiroir et sortis le tirage que j'avais caché à Miller.

L'image était d'une netteté effrayante. Julian, les yeux clos, le visage baigné d'une lumière qui semblait venir de l'intérieur. Mais dans le coin inférieur de l'image, là où l'ombre était la plus dense, on devinait une silhouette. Un reflet dans une vitre.

C'était moi. Mon visage, déformé par l'objectif, mon regard non plus celui d'une photographie, mais celui d'une proie.

J'avais enfin réussi le cliché parfait. Celui qui prouvait que j'étais désormais aussi coupable que l'homme que j'essayais de sauver. Je pris le scalpel sur mon plan de travail et, d'un geste sec, je taillai dans le papier. Non pas pour détruire l'image de Julian, mais pour en extirper la mienne.

Le morceau de papier tomba sur le sol, rejoignant les flaques de produits chimiques. Mon visage disparut, dissous par l'acide, laissant Julian seul dans son cadre de papier, éternellement protégé par mon silence.

Dehors, Chicago recommençait à respirer, indifférente au sang qui séchait sur mes mains et au béton qui, peu à peu, devenait de plus en plus froid.

Chapitre 9

Vertige au Sommet

Le métal froid des escaliers de secours mordait la pulpe de mes doigts, une ponctuation de douleur nécessaire pour ne pas sombrer dans l'abîme qui s'ouvrait sous mes pieds. À chaque étage franchi, l'air de Chicago s'épurait, perdant son odeur de gasoil et de poubelles détrempées pour se charger d'un ozone électrique, celui qui précède les orages ou les fins du monde.

Julian montait devant moi. Sa silhouette n'était plus qu'une découpe d'ombre sur le ciel de jais, un déchirement dans la trame de la nuit. Ses mouvements possédaient cette fluidité désespérée des bêtes acculées qui ne trouvent leur salut que dans la verticalité. J'entendais le râle de sa respiration, un son de papier de verre frotté contre du velours, et le battement frénétique de mon propre sang dans mes tempes, un métronome déréglé.

Nous avons atteint le toit du vieux complexe industriel. Ici, le vent n'était plus un murmure, mais une gifle. Il hurlait entre les conduits d'aération rouillés, charriant les échos distants des sirènes de la police qui ratissaient les rues, là-bas, dans le labyrinthe de béton où nous n'avions plus notre place.

Chicago s'étalait devant nous comme une carte de circuits imprimés, une constellation de lumières froides et de promesses non tenues.

— Ne regarde pas en bas, Maya.

Sa voix me parvint, déformée par les rafales. Julian se tenait au bord du parapet, là où le goudron s'arrête net pour laisser place au vide. Il ne tremblait pas. Il semblait au

contraire enfin stable, comme si la proximité de la chute était son état naturel.

Je m'approchai, mes bottes crissant sur les gravillons. L'odeur de Julian m'atteignit : un mélange âcre de tabac froid, de sueur de peur et de cette note de pluie qui semblait émaner de sa peau même. Je sortis mon Leica de ma veste. Le boîtier était tiède, le seul objet familier dans ce monde qui s'effondrait.

— Pourquoi ici ? murmurai-je, ma voix n'étant qu'un souffle aussitôt emporté.

Il se tourna vers moi. Ses cheveux, trop longs, fouettaient son visage. Dans la lumière crue des néons publicitaires lointains, ses yeux n'étaient plus que deux puits d'encre. La cicatrice sur sa tempe brillait, une traînée d'argent pâle.

— Parce que d'ici, on peut voir la bête en entier, répondit-il en désignant la ville. On peut voir à quel point elle est indifférente. Le béton ne pleure pas, Maya. Il attend juste qu'on le nourrisse.

Il fit un pas vers moi. La distance entre nous devint insupportable, une tension physique qui faisait vibrer l'air. Il posa sa main sur l'objectif de mon appareil, l'abaissant doucement. Son contact était électrique, une brûlure glacée.

— Si on ne redescend pas... si Miller ou les autres finissent par nous trouver, je veux une dernière chose.

— Je ne te laisserai pas, Julian.

— Ce n'est pas une question de volonté. C'est une question de focale.

Il esquissa ce sourire qui me brisait le cœur à chaque fois, un étirement de lèvres saturé de lassitude.

— Photographie-moi, Maya. Une dernière fois. Pas comme un témoin. Pas comme un suspect. Pas comme une pièce à conviction. Photographie-moi comme l'homme que j'aurais pu être si le monde n'avait pas été de pierre.

Je sentis une larme piquer mes paupières, mais je refusai de la laisser couler. Je levai l'appareil. Dans le viseur, Julian était sublime. Une erreur magnifique dans un décor de ruines. Le cadre isolait sa vulnérabilité : la courbe de son cou, l'ombre sous sa mâchoire, la tristesse abyssale de son regard qui semblait demander pardon pour le simple crime d'exister.

Clic.

Le bruit de l'obturateur fut comme un coup de feu dans le silence des sommets. Un instant volé à la mort.

Il n'attendit pas que je baisse l'appareil. Il fit le dernier pas qui nous séparait et ses mains encadrèrent mon visage. Elles étaient rugueuses, marquées par une vie de fuites, mais son geste était d'une tendresse infinie.

— Tu es la seule chose réelle dans cette ville de reflets, chuchota-t-il contre mes lèvres.

Le baiser fut une collision. Ce n'était pas la douceur qu'on trouve dans les livres, mais un acte de piraterie, une quête désespérée d'oxygène. Il avait le goût de la cendre et de l'urgence. Ses lèvres étaient sèches, avides, cherchant dans les miennes une preuve de vie face au vide qui nous entourait.

Mes mains s'égarèrent sous sa veste de cuir usée, trouvant la chaleur de sa peau à travers son tee-shirt fin. Sa chair était brûlante, un contraste violent avec le vent cinglant. Je sentais les muscles de son dos se tendre sous mes doigts, une carte de tensions et de cicatrices que je voulais apprendre par cœur avant que l'aurore ne nous

les reprenne.

Il nous guida vers le centre du toit, à l'abri d'un muret de briques effritées. Le bitume était dur, impitoyable sous nous, mais nous ne sentions rien d'autre que l'électricité de nos corps.

C'était un acte de rébellion. Chaque vêtement qu'il écartait, chaque centimètre de peau qu'il découvrait, était une insulte au béton froid, une gifle au destin qui voulait nous broyer. Quand il entra en moi, ce ne fut pas une libération, mais une ancre. Un poids nécessaire pour ne pas s'envoler, pour ne pas céder au vertige.

Ses yeux restaient fixés sur les miens, une intensité qui m'obligeait à rester présente, à ne pas me réfugier derrière mon objectif mental. Il n'y avait plus de focale, plus de mise au point. Il n'y avait que le rythme de nos souffles, le frottement de nos peaux, et ce sentiment d'être les deux derniers survivants d'un naufrage.

La douleur se mêlait au plaisir, une sensation de déchirure nécessaire. Julian gémissait mon nom comme une prière interdite, son visage enfoui dans le creux de mon épaule. Je sentais ses larmes — ou peut-être les miennes, je ne savais plus — humidifier ma peau. Dans cet instant, il n'y avait plus de secret, plus de pacte de sang, plus de frère meurtrier ou de clichés compromettants. Il n'y avait que deux corps nus contre la dureté du monde, une étincelle de chaleur au cœur d'un hiver de pierre.

Nous sommes restés enlacés longtemps après que le feu soit retombé, l'un contre l'autre, formant une île de chair sur l'océan sombre du toit. Le froid recommençait à s'insinuer, insidieux, rappelant que nous n'étions que des intrus.

Julian passa une main dans mes cheveux, son regard perdu vers l'horizon où l'obscurité commençait à se teinter d'un bleu électrique, le signe que la nuit nous expulsait.

— On ne peut pas rester ici, dit-il, et sa voix était redevenue cette lame de métal froid.

— Je sais.

Je me redressai, ramassant mes vêtements éparpillés. Chaque mouvement me rappelait la présence de Julian en moi, une courbature sourde qui était désormais ma seule vérité. Je récupérai mon Leica. Il était posé sur le goudron, indifférent.

Je regardai le boîtier noir, puis Julian qui se rhabillait avec cette lenteur de condamné. Le cliché que j'avais pris quelques minutes plus tôt dormait dans la pellicule. C'était l'image d'un homme qui acceptait sa fin.

— Où allons-nous ? demandai-je en boutonnant ma veste trop large.

Il s'approcha du bord du toit une dernière fois, regardant les rues où les phares des voitures commençaient à dessiner des rivières de sang.

— Là où le béton finit, Maya. Là où on n'a plus besoin de se cacher derrière un objectif pour se sentir vivant.

Il me tendit la main. Ses doigts étaient froids, mais sa poigne était ferme. Je la saisis, sachant que ce geste nous condamnait tous les deux. En bas, Chicago s'éveillait, prête à nous dévorer, mais pour la première fois, le vertige n'était plus une peur de tomber. C'était l'envie furieuse de sauter.

Nous avons entamé la descente. À chaque barreau de l'échelle de secours, je sentais le poids de l'appareil contre ma hanche, et celui de notre secret dans mes entrailles. Le béton était toujours froid, toujours dur, mais il y avait désormais entre nous une chaleur que même la ville la plus cruelle ne pourrait jamais tout à fait éteindre.

Derrière nous, sur le toit, il ne restait rien. Juste l'empreinte de nos corps sur le bitume, une trace éphémère qui disparaîtrait dès la première pluie, comme une photo mal fixée que le temps finit toujours par effacer.

Chapitre 10

Le Révélateur de Sang

L'odeur de l'acide acétique m'agressa les narines dès que je poussai la porte lourde de la chambre noire. C'était une odeur de vinaigre et de mort, un parfum de résurrection chimique qui me rappelait que rien ne disparaît jamais vraiment, pour peu qu'on sache le baigner dans les bons poisons.

Dans cette petite pièce exiguë, le monde s'effaçait au profit d'une pénombre rouge sang. La lampe inactinique transformait les murs en parois d'un utérus métallique, un espace hors du temps où j'étais la seule maîtresse du visible. Mes doigts, tachés de révélateur, tremblaient légèrement tandis que je sortais la pellicule du boîtier de mon Leica. Le métal était encore tiède de la chaleur de ma paume, de l'urgence de notre fuite sur les toits de Chicago.

Julian était quelque part dans mon appartement, une ombre silencieuse assise sur mon lit, exhalant des volutes de fumée qui devaient s'écraser contre mes rideaux jaunis. Mais ici, dans le sanctuaire de la chimie, il n'était plus qu'une série de négatifs en attente de naissance.

Je plongeai la spire dans la cuve. Le silence était total, seulement rythmé par le clapotis régulier de l'eau dans le bac de rinçage. *Un, deux, trois.* Le temps de la photographie n'est pas celui de la vie. C'est un temps suspendu, une agonie contrôlée. Je fixai le mur, mes yeux gris s'habituant à cette clarté de néon mourant. Je pensais à la cicatrice de Julian, à la façon dont le vent de Chicago l'avait fait frissonner là-haut.

Vingt minutes plus tard, je sortis le film. Je le tendis pour l'examiner devant la lumière.

Les images défilèrent. Des silhouettes de béton, des ombres dévorant le bitume, et puis lui. Julian. Son visage, capturé dans l'entrepôt, juste après le massacre. Il y avait une intensité dans son regard qui me brûlait les doigts à travers le celluloïd. Mais ce n'était pas son visage qui arrêta mon souffle.

Je plaçai le négatif sous l'agrandisseur. Je projetai l'image sur le papier blanc vierge. Sous l'effet du liquide révélateur, le monde commença à apparaître. Des taches grises, des lignes de force, le grain de la peau de Julian qui émergeait comme un spectre.

Je penchai mon visage, mes cheveux effleurant la surface du bac. Je pris la loupe de mise au point.

— Non... murmurai-je.

Ma voix ne semblait pas m'appartenir. Elle était sourde, étouffée par l'humidité saturée de la pièce.

Sur le cliché, Julian était au premier plan, flou sur les bords, une icône de douleur. Mais derrière lui, dans le coin inférieur droit, là où l'ombre de l'entrepôt aurait dû être absolue, une surface métallique renvoyait un éclat parasite. Une flaque de pétrole, ou peut-être de sang, agissait comme un miroir noir.

Je changeai d'objectif pour un grossissement maximal. Je fis une nouvelle exposition. Mes mains étaient glacées. Le papier trempa dans le bac.

L'image apparut, cruelle, chirurgicale.

Dans le reflet de cette mare sombre, au pied d'un pylône de béton, on voyait une main. Une main tenant un Beretta 92FS, le chien armé. Et sur le poignet de cette

main, une montre à la lunette brisée, un cadran dont je connaissais chaque rayure. La montre d'Elias. Mais ce n'était pas tout. À côté de la main, gisant dans la poussière, se trouvait un étui à cigarettes en argent gravé d'un monogramme que la police de Chicago cherchait depuis des mois. La signature matérielle du commanditaire. Elias n'avait pas seulement tué ces hommes ; il avait laissé sa trace, et l'angle de ma prise de vue, l'endroit exact où Julian m'avait poussée à me tenir, révélait ce que personne n'était censé voir.

Julian savait.

Il s'était déplacé pour me laisser cet angle. Il avait offert son profil à mon objectif pour que, dans son sillage, je capture la chute de son frère.

La porte de la chambre noire grinça. Julian n'attendit pas mon invitation. Il entra dans la lumière rouge, sa silhouette découpée comme une entaille dans la réalité. L'odeur de tabac froid et de pluie qui l'escortait vint briser l'équilibre chimique de ma pièce.

— Tu l'as trouvée, dit-il.

Ce n'était pas une question. Sa voix était une caresse de papier de verre.

Je me tournai vers lui, le papier photographique encore dégoulinant entre mes doigts. Le révélateur coulait sur mes poignets, comme un sang incolore mais brûlant.

— Tu t'es servi de moi, Julian.

Je fis un pas vers lui, la colère montant dans ma gorge comme une marée d'acide.

— Tu savais que je prendrais ce cliché. Tu savais que je ne pourrais pas m'empêcher de cadrer sur toi, et tu as utilisé mon obsession pour en faire une arme.

Il ne cilla pas. Il s'approcha, au plus près, là où la chaleur de son corps devenait une insulte à la fraîcheur de mon laboratoire. Il posa ses mains sur mes épaules, ses doigts s'enfonçant dans le tissu de ma veste d'homme. Ses yeux, sous cette lumière rouge, n'étaient plus gris ou bleus, ils étaient deux puits de goudron.

— Je ne t'ai pas utilisée, Maya. Je t'ai donné un choix.

— Un choix ? Tu as fait de moi une complice. Ou une cible. Si Elias apprend que j'ai cette photo...

— Elias ne le saura jamais. Pas avant qu'il ne soit trop tard pour lui.

Il lâcha mes épaules pour prendre le tirage humide dans le bac. Il le regarda avec une indifférence qui me glaça le sang. Le visage de son frère, reflété dans le sang d'un autre, entre les mains d'une femme qu'il commençait à aimer. La tragédie était parfaite. Trop parfaite.

— Pourquoi ? demandai-je dans un souffle. Pourquoi me donner ce pouvoir sur toi, sur ta famille ?

Il laissa tomber la photo sur le sol. Le bruit du papier mouillé contre le béton fut comme un coup de feu étouffé. Il attrapa mon visage entre ses mains. Ses paumes étaient rudes, marquées par une vie de fuites et de silences. Je sentis l'odeur du révélateur sur ma propre peau se mêler à la sienne.

— Parce que je suis déjà mort, Maya, murmura-t-il contre mes lèvres. Je suis un fantôme qui hante les rues de cette ville de merde. Mais toi... toi, tu es la seule chose qui soit réelle. Je voulais que tu aies de quoi te défendre si je ne pouvais plus le faire. C'est mon testament. Écrit en sels d'argent.

Il m'embrassa alors, et ce n'était pas un baiser de romance. C'était un acte de guerre. Il

y avait le goût du fer, du désespoir, et cette faim animale de ceux qui savent que le temps leur est compté. Ses lèvres étaient sèches, brûlantes. Ma main, encore souillée de produits chimiques, vint se loger dans sa nuque, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux trop longs.

Je sentais le battement de son cœur contre ma poitrine, un rythme irrégulier, frénétique. C'était le battement d'un homme qui a cessé de courir.

— Je vais devoir la donner à la police, Julian, dis-je en me détachant de lui, le souffle court. Tu sais que je ne peux pas garder ça. Mon métier...

— Ton métier est de montrer la vérité, non ? dit-il avec un sourire amer qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Voilà la vérité. Mon frère est un monstre. Et moi, je suis celui qui l'a aidé à le devenir.

Il recula d'un pas, se fondant à nouveau dans les ombres pourpres de la pièce.

— Fais ce que tu as à faire, Maya Thorne. Développe tes preuves. Fixe l'horreur sur ton papier. Mais sache une chose...

Il s'arrêta au seuil de la porte, sa main sur le cadre en bois.

— Une fois que cette photo sortira de cette pièce, il n'y aura plus de retour en arrière. Chicago nous bouffera tout crus. Elias ne laisse jamais de témoins. Même ceux qu'il aime.

Il sortit, me laissant seule avec le ronronnement du ventilateur et le dripping régulier de l'eau.

Je ramassai la photo au sol. Le grain était magnifique. Le contraste entre l'innocence apparente du visage de Julian et la violence du reflet dans la flaque créait une tension

insupportable. C'était mon chef-d'œuvre. Et c'était mon arrêt de mort.

Je regardai mes mains. Elles étaient rouges sous la lampe. Rouges comme si j'avais moi-même pressé la détente. Dans le monde de la photographie de crime, on dit souvent que l'objectif est une barrière, un bouclier entre soi et l'atrocité. Mais ce soir, le bouclier avait volé en éclats.

Je ne regardais plus la mort à travers un prisme.

Je la tenais entre mes mains, encore humide, attendant d'être fixée pour l'éternité.

Je marchai vers le bac de fixateur. C'est l'étape finale. Celle qui rend l'image permanente, celle qui l'empêche de s'effacer à la lumière du jour.

— Pardon, Julian, murmurai-je pour les murs vides.

Je lâchai la preuve dans l'acide. L'image de la trahison commença à se figer.

Dehors, le tonnerre gronda sur le Loop, un grondement sourd qui fit vibrer les vitres de mon atelier. La pluie allait venir laver le béton, effacer les traces de pas sur les toits, mais elle ne pourrait rien contre ce qui venait de naître ici, dans le secret de la lumière rouge.

Je sortis de la chambre noire. Julian était là, debout devant la fenêtre, regardant la ville. Ses épaules étaient voûtées, comme s'il portait tout le poids de l'asphalte sur lui. Je m'approchai de lui sans bruit. Je ne pris pas mon appareil. Je n'avais plus besoin de cadrer.

Je posai mon front contre son dos, sentant la chaleur de sa peau à travers son cuir usé.

— C'est fait, dis-je.

Il ne répondit pas, mais il prit ma main dans la sienne. Ses doigts étaient enfin chauds.

Chicago brillait au loin, une galaxie de lumières froides et de promesses brisées. Nous étions deux points noirs sur la carte d'une ville qui ne pardonne rien. Mais pour cet instant, dans l'odeur de la pluie qui s'annonçait et du fixateur qui séchait sur mes doigts, nous étions les seuls à posséder la vérité.

Une vérité qui sentait le sang, le béton et la fin de tout.

Je fermai les yeux, écoutant le souffle de Julian. C'était le seul son qui comptait encore, avant que le monde ne vienne frapper à ma porte avec des menottes et des fusils.

Le révélateur avait fait son œuvre.

Le monstre était visible.

Et nous étions magnifiques dans notre chute.

Chapitre 11

Le Prix de l'Image

Le téléphone vibra sur l'établi en bois brut, un insecte de métal et de verre s'acharnant contre la surface striée de coupures. Le son, une stridence sourde, déchira le silence de velours que nous venions de bâtir. Julian ne bougea pas. Sa main, toujours enserrée dans la mienne, se crispa imperceptiblement, ses tendons saillant sous la peau fine comme des cordes de piano trop tendues.

Je décrochai sans regarder l'écran. Je savais déjà que l'ombre avait un nom, et que ce nom portait la même empreinte génétique que l'homme dont je sentais le souffle contre ma nuque.

— Maya Thorne.

La voix d'Elias était une lame de rasoir traînée sur du bitume. Froide, granuleuse, dépourvue de l'humanité mélancolique qui habitait Julian. Elle sentait le plomb et l'absence de remords.

— J'ai vu ton travail, continua-t-il. Trop de détails, Maya. Tu as un œil de rapace, mais tu oublies que les rapaces finissent souvent empaillés derrière une vitrine.

Je fixai le bac de fixateur où l'image de la trahison — Elias, le visage tordu par la jouissance de la violence, le canon fumant — achevait de se stabiliser. L'acide me brûlait les narines, une odeur de vinaigre et de mort qui semblait soudain être la seule atmosphère respirable.

— La vitrine est déjà brisée, Elias. Chicago n'a plus de secrets pour moi.

— Tu as ce que je veux. Et tu as mon frère. Si tu ne me livres pas les deux avant que le soleil ne vienne salir le ciel, je ferai de ton atelier ton propre linceul. Je te laisserai là, un cliché post-mortem que personne n'osera développer.

Il raccrocha. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la menace. Je me tournai vers Julian. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, profonds, inflammables. Il avait tout entendu.

— Tu ne peux pas y aller, murmura-t-il. Sa voix était une brisure. Il ne te tuera pas tout de suite. Il jouera avec la mise au point jusqu'à ce que ton cœur s'arrête de battre par simple épuisement.

— Il ne m'aura pas, Julian. Pas comme ça.

Je l'emmenai vers le fond du studio, là où les ombres s'épaississaient derrière les portants de toiles de fond et les vieux projecteurs hors d'usage. Il y avait une trappe, dissimulée sous un tapis de laine bouillie, menant à une ancienne cave de stockage de charbon, un vestige du Chicago industriel, oublié des plans et des hommes. L'air y était saturé de poussière séculaire et d'une humidité qui rongait les os.

— Reste ici. Ne fais pas de bruit. Même si tu entends le monde s'écrouler au-dessus de toi.

Je posai mes mains sur son visage. Ma peau contre la sienne, un contraste de température brutal. Il était la fièvre, j'étais le givre. Il prit mon poignet, son pouce écrasant ma veine où le sang cognait comme un prisonnier contre les barreaux.

— Maya... si tu ne reviens pas, l'image n'aura servi à rien.

— L'image est déjà éternelle, Julian. C'est nous qui sommes périssables.

Je l'embrassai. Un baiser de condamné, chargé du goût métallique de la peur et de la douceur désespérée du cuir de sa veste. Je sentis ses doigts s'ancrer dans mes hanches, une tentative de me retenir au bord du gouffre, mais je me dégageai. Je refermai la trappe, le bruit du bois contre le métal résonnant comme un couperet.

Je pris mon Nikon F3. Il pesait une tonne autour de mon cou, une amulette de verre et d'acier. Je glissai les négatifs originaux dans la doublure de ma veste d'homme, celle qui sentait encore le tabac froid et l'attente. Je ne pris pas d'arme. Une arme est une fin en soi. Un appareil photo est une promesse de conséquences.

Dehors, le Loop était une cathédrale de ferraille hurlante. La pluie avait commencé à tomber, une averse d'ozone qui transformait l'asphalte en un miroir noir, déformant les néons rouges des bars de nuit. Je marchais, mes bottes claquant sur le trottoir, un rythme métronomique qui cadrait ma panique. Chaque ruelle était un objectif braqué sur moi. Chaque ombre, une menace de flou artistique.

Le rendez-vous était au bord de la rivière Chicago, sous le pont de Wacker Drive. Un lieu où l'eau ressemble à de l'encre de Chine et où les secrets coulent vers le lac Michigan pour ne jamais remonter.

Elias m'attendait.

Il était adossé à un pilier de béton, une silhouette découpée par la lumière crue d'un lampadaire vacillant. Il ressemblait à Julian, mais une version corrompue, une épreuve mal développée où les contrastes auraient été poussés jusqu'à l'insupportable. Il fumait, la lueur de sa cigarette étant le seul point chaud dans ce désert de grisaille.

— Tu es seule, dit-il en recrachant une volute de fumée qui se perdit dans la pluie. C'est soit de la bravoure, soit une erreur de cadrage fatale.

— Où est l'intérêt d'amener Julian ? Pour que tu puisses finir ton œuvre ? Je suis la seule ici qui sait comment cette histoire se termine, Elias.

Je m'arrêtai à trois mètres de lui. L'odeur de la rivière — vase, mazout et froid — s'engouffrait dans mes poumons. Je sentais la vibration des trains surélevés au-dessus de nos têtes, un grondement de tonnerre mécanique qui faisait trembler la terre.

— Donne-moi les négatifs, Maya. Et dis-moi où il est. On pourra peut-être discuter de ton espérance de vie.

— Les négatifs sont en sécurité. Si je ne rentre pas, ils seront envoyés à la seule personne que tu ne peux pas acheter au Département de Police. Tu veux jouer au plus fin avec une femme qui passe ses journées à regarder la mort dans le blanc des yeux ?

Je levai mon appareil. Un geste lent, délibéré. Je l'ajustai sur mon œil.

— Qu'est-ce que tu fais ? grogna-t-il, sa main glissant sous son manteau, là où l'acier dormait.

— Je te cadre, Elias. Je te mets en boîte. Regarde-moi. Dans cet objectif, tu n'es rien de plus qu'un sujet. Tu n'as aucun pouvoir ici. C'est moi qui décide de l'exposition. C'est moi qui choisis si tu es dans la lumière ou si tu disparais dans le noir.

Le clic de l'obturateur retentit, sec, définitif. Un coup de feu silencieux.

Elias esquissa un sourire carnassier. Il fit un pas vers moi, la menace palpable, une onde de choc invisible qui me frappa au plexus. Il sortit son arme, un Glock noir dont le canon semblait être l'entrée d'un tunnel sans fin.

— Tu penses que ton art va te sauver ? Ici, sur le béton, il n'y a pas de place pour les

artistes. Il n'y a que ceux qui saignent et ceux qui font saigner.

— Fais-le alors, dis-je, ma voix ne tremblait pas, c'était une note pure et glacée. Tire. Fais de moi une icône. Mais sache que Julian te regarde à travers moi. Il est chaque reflet dans cette flaque, chaque ombre derrière ce pilier. Tu ne peux pas tuer ce que j'ai capturé.

La tension était un fil de fer barbelé tendu entre nous. Je voyais son doigt se contracter sur la détente. Ma respiration était suspendue, un diaphragme bloqué. Dans mon esprit, je revoyais le visage de Julian dans la lumière rouge de la chambre noire, sa peau vibrant sous mes doigts, sa vulnérabilité offerte comme une hostie.

Soudain, un cri de métal déchira l'air. Un train passait au-dessus de nous, un monstre de fer hurlant sa douleur électrique. Les étincelles bleues tombèrent du rail comme des étoiles filantes de bas étage, illuminant le visage d'Elias d'une lueur spectrale.

Il hésita. Un dixième de seconde. L'espace d'une vitesse d'obturation rapide.

C'est à ce moment que je vis le mouvement derrière lui. Une silhouette surgissant de la forêt de piliers. Julian.

Il n'était pas resté dans la cave. Il n'était pas l'homme qu'on enferme.

— Elias ! cria-t-il.

Le son du prénom de son frère dans sa bouche sonna comme une malédiction. Elias pivota, surpris par ce fantôme surgi de sa propre culpabilité. Le Nikon était toujours devant mon visage. Je déclenchai. Une fois. Deux fois. Le flash, que j'avais activé dans un geste de pur instinct, explosa comme une grenade de lumière blanche dans la pénombre du quai.

Elias fut aveuglé, un cri de rage s'échappant de sa gorge. Julian se jeta sur lui.

Le choc des corps contre le béton froid fut un bruit sourd, organique, le craquement des os et le déchirement du tissu. Ils roulaient au sol, une masse informe de haine et de sang fraternel. Je ne pouvais pas intervenir. J'étais la témoin. J'étais l'œil.

Je continuai à photographier. Chaque impact, chaque torsion de douleur, chaque goutte de pluie se mélangeant au sang sur le sol. C'était horrible. C'était sublime. C'était la vérité brute, celle qui ne se retouche pas, celle qui vous laisse un goût de cendre dans la bouche.

L'arme d'Elias glissa sur le sol mouillé, heurtant le rebord du quai avant de disparaître dans les eaux sombres de la rivière avec un ploc dérisoire.

Julian avait le dessus. Ses mains étaient autour du cou de son frère, ses pouces écrasant la trachée d'Elias. Le visage de ce dernier devenait violacé, ses yeux exorbités cherchant un air qui ne venait plus.

— Julian, arrête ! m'entendis-je crier, ma voix me paraissant lointaine, comme si elle venait d'une autre pièce.

Julian leva les yeux vers moi. Son visage était couvert de boue et de sang, mais ses yeux... ses yeux étaient redevenus ceux du petit garçon qui avait vu l'horreur pour la première fois. Il tremblait de tout son être.

— Si tu le tues, tu deviens l'image qu'il a faite de toi, murmurai-je en m'approchant lentement, baissant enfin mon Nikon. Ne le laisse pas gagner la bataille du cadre.

Il desserra sa prise. Lentement. Une libération douloureuse. Elias s'effondra sur le béton, haletant, une épave humaine rejetée par la marée de sa propre violence.

Julian se redressa, ses mains pendantes, couvertes de la souillure de son sang. Il me regarda, puis il regarda l'appareil photo suspendu à mon cou.

— Tu as tout pris ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

— Tout, Julian. Le prix est payé.

Au loin, les sirènes de police commencèrent à lacérer le silence de la nuit, leurs éclats bleus et rouges dansant déjà sur les vitres des gratte-ciel environnants. La cavalerie arrivait trop tard, comme toujours. Le drame s'était déjà joué dans le secret des ombres et du grain photographique.

Je pris la main de Julian. Elle était glacée, mais elle vivait. Nous nous éloignâmes de la lumière du lampadaire, nous enfonçant dans l'obscurité complice des ruelles de Chicago. Elias était prostré sur le sol, une tache sombre sur le gris du béton, une figure de tragédie grecque oubliée sous la pluie.

Nous marchions vers l'inconnu, vers d'autres cadres, d'autres expositions. Je sentais le poids des négatifs contre ma poitrine. Ils brûlaient ma peau. C'était le prix de l'image. C'était le prix de notre survie.

Et dans le silence de la ville qui s'éveillait, je savais que la seule photo qui comptait vraiment, c'était celle que je ne prendrais jamais : celle de nos deux silhouettes se fondant dans la brume du lac, libres et brisées, enfin hors de portée de tout objectif.

Chapitre 12

Mise au Point Fatale

L'obscurité à l'intérieur du *Majestic* n'était pas un vide ; c'était une matière visqueuse, un velours de poussière et d'oubli qui s'engouffrait dans mes poumons à chaque inspiration. Le vieux cinéma désaffecté exhalait une odeur de mэрule, de pop-corn rance et de pellicule brûlée, le parfum d'un temps où les rêves ne finissaient pas sur le béton froid d'un entrepôt.

Je me tenais là, tapie derrière la carcasse d'un projecteur 35mm, mes doigts tachés d'argentique crispés sur le boîtier de mon Canon. Le métal froid de l'appareil était ma seule ancre, un poids de plomb pour empêcher mon âme de s'évaporer dans la terreur. J'avais disposé mes torches de studio — quatre flashes Profoto, des monstres de puissance — à des angles morts, dissimulés derrière les rangées de sièges éventrés. Leurs récepteurs radio clignotaient d'une lueur rouge, tel le battement de cœur d'un prédateur en embuscade.

— Maya... je sais que tu es là, petite voyeuse.

La voix d'Elias monta de la fosse de l'orchestre, grasse, saturée d'une fausse bonhomie qui me fit l'effet d'une lame de rasoir sur la nuque. Le claquement de ses bottes de cuir sur le parquet pourri scandait l'inévitable. Derrière lui, le froissement de nylons et le cliquetis des culasses qu'on arme. Trois hommes. Peut-être quatre.

— Tu aimes regarder, n'est-ce pas ? continua-t-il, s'approchant de la scène. Tu aimes figer la douleur des autres dans ton petit cadre parfait. Mais ce soir, l'image va te brûler les yeux.

Mon index effleura le déclencheur. Pas encore. J’attendis qu’il atteigne le centre de la nef, là où les ombres des colonnes corinthiennes dessinaient des barreaux de prison sur le sol. Je voyais sa silhouette se découper contre l’écran déchiré, une ombre démesurée, un titan de violence gratuite.

Maintenant.

J’enfonçai le bouton.

Une explosion de blanc chirurgical. 1200 joules de lumière pure décapitèrent l’obscurité.

L’effet fut immédiat. Un hurlement de rage monta de la fosse. Dans l’éclat de phosphore, je vis les visages des hommes de main, leurs pupilles dilatées soudainement agressées par cette aurore artificielle. Ils étaient aveugles, leurs rétines brûlées par une rémanence qui leur imprimerait mon visage en négatif pour les dix prochaines minutes.

Je ne perdis pas une seconde. Je sautai du promontoire, mes bottes heurtant le tapis moisi dans un étouffement sonore. Je déclenchai une seconde salve. *Flash.* Un homme à ma gauche, le bras levé pour protéger ses yeux, trébucha sur un ressort de fauteuil. *Flash.* Elias titubait, sa main cherchant un appui invisible, l’autre pointant son arme au hasard vers le plafond.

Le monde était devenu un staccato insupportable. Le noir, puis le blanc absolu. Vingt-quatre images par seconde d’une agonie visuelle. J’étais le maître de cette chambre noire géante.

— Salope ! rugit Elias. Je vais te crever les yeux !

Un coup de feu partit. Le flash d’un canon répondit à mes torches, mais la balle n’était

qu'un sifflement aveugle qui alla se perdre dans les boiseries du balcon.

Soudain, une ombre plus dense que les autres se matérialisa sur la scène. Ce n'était pas un effet d'optique. Ce n'était pas une tache sur ma rétine. C'était Julian.

Il surgit des coulisses comme une réminiscence de cauchemar, ses cheveux trop longs fouettant son visage, ses yeux de loup fixés sur Elias. Sous l'éclat stroboscopique, ses mouvements semblaient décomposés, une suite de poses plastiques d'une grâce dévastée.

— Julian, non ! criai-je, ma voix se perdant dans le fracas d'un nouveau coup de feu.

Il n'écoutait pas. Il n'écoutait plus rien depuis que le sang avait scellé son destin dans cet entrepôt. Il fondit sur son frère. Le choc des deux corps sur le béton de la scène produisit un son sourd, un craquement d'os et de cuir.

Je continuai à déclencher mes flashes de manière erratique, créant un kaléidoscope de violence. Julian et Elias roulaient au sol, une masse informe de haine fraternelle. Je vis l'éclat d'un couteau — une lame de chrome qui capta la lumière de ma torche n°3 — plonger vers l'épaule de Julian.

— Arrêtez ! hurlais-je, mes doigts tremblants sur les réglages de mon boîtier.

Je me rapprochai, l'œil rivé au viseur, incapable de ne pas documenter ce massacre. C'était ma maladie. Ma malédiction. Voir le monde à travers une lentille pour ne pas avoir à le sentir. Mais là, l'odeur de la sueur de Julian, ce mélange de tabac froid et de peur acide, m'assaillit, traversant l'objectif, brisant ma barrière de verre.

Julian avait le dessus. Ses doigts étaient serrés autour du cou d'Elias, ses phalanges blanches, presque transparentes sous l'irradiation de mes projecteurs. Elias suffoquait, son visage virant au pourpre, une tache sombre s'étalant sous lui alors qu'il

perdait le contrôle de ses membres.

— Fais-le... Julian... susurra Elias dans un dernier souffle de venin. Montre-lui... qui tu es vraiment. Montre à ta petite photographe... le monstre que tu caches...

Le silence qui suivit fut plus violent que les détonations. Les hommes d'Elias, désorientés et gémissants dans les recoins du cinéma, semblaient avoir été effacés du cadre. Il n'y avait plus que ce duo tragique sur l'autel de la scène.

Julian desserra sa prise. Lentement. Une libération douloureuse. Elias s'effondra sur le béton, haletant, une épave humaine rejetée par la marée de sa propre violence. Le couteau de Julian tomba au sol avec un tintement cristallin qui résonna dans toute la salle.

Julian se redressa, ses mains pendantes, couvertes de la souillure de son sang — ou de celui de son frère, je ne savais plus. Il me regarda, puis il regarda l'appareil photo suspendu à mon cou, ce témoin silencieux et impitoyable.

— Tu as tout pris ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, brisée par l'effort et le désespoir.

Je baissai mon Canon. Mon épaule me lançait, une douleur sourde née de la tension. Mes yeux me brûlaient, saturés par les éclairs que j'avais moi-même provoqués.

— Tout, Julian. Le prix est payé.

Je regardai l'écran LCD de mon appareil. Les images défilaient : des silhouettes fantomatiques, des visages tordus par la terreur, le grain de la peau sous la lumière crue, et enfin, cet instant de grâce où Julian avait choisi de ne pas devenir un assassin. C'était une preuve. Une condamnation. Une rédemption.

Au loin, le gémissement des sirènes commença à lacérer le silence de la nuit de Chicago. Les échos rebondissaient contre les briques des ruelles adjacentes, se rapprochant avec une régularité mécanique. Leurs éclats bleus et rouges dansaient déjà sur les vitres brisées des lucarnes, se mêlant aux restes de mes flashes comme un feu d'artifice funèbre.

La cavalerie arrivait trop tard, comme toujours. Le drame s'était déjà joué dans le secret des ombres et du grain photographique. Le Majestic allait bientôt grouiller d'hommes en uniforme, de bandes de scène de crime, de techniciens qui ne verraient rien de ce qui s'était réellement passé ici. Ils ne verraient que les douilles et le sang. Ils ne verraient pas l'âme que Julian venait de sauver.

Je tendis la main vers lui. Elle tremblait.

— On doit partir, Julian. Maintenant.

Il ne bougea pas tout de suite. Il fixait Elias, qui rampait péniblement vers l'obscurité des coulisses, une figure de tragédie grecque oubliée sous la poussière. Julian semblait hésiter entre la haine et la pitié. Puis, il détourna les yeux, un mouvement lent, définitif.

Je pris sa main. Elle était glacée, d'un froid qui semblait venir de l'intérieur de ses os, mais elle vivait. Je sentais le pouls battre contre ma paume, un rythme erratique, effrayé, mais obstiné.

Nous nous éloignâmes de la lumière du dernier lampadaire qui grésillait dans le hall, nous enfonçant dans l'obscurité complice des ruelles. Chicago nous attendait, avec son vent de lac qui coupe la peau et son indifférence de béton. Elias était prostré sur le sol de la scène, une tache sombre sur le gris du béton, une image que je savais que je passerais le reste de ma vie à essayer d'effacer de ma propre mémoire, à défaut de pouvoir l'effacer de mes négatifs.

Nous marchions vers l'inconnu, vers d'autres cadres, d'autres expositions. Chaque pas sur l'asphalte humide me rappelait que nous étions en sursis. Je sentais le poids de la carte mémoire, ces négatifs numériques, contre ma poitrine. Ils brûlaient ma peau à travers le tissu de ma veste. C'était le prix de l'image. C'était le prix de notre survie.

Le froid de la ville s'engouffra sous nos vêtements, mais pour la première fois, je ne cherchais pas à le cadrer. Je ne cherchais pas la symétrie dans le chaos des gratte-ciel qui nous surplombaient comme des juges de verre.

Et dans le silence de la ville qui s'éveillait, entre les premiers bruits de la circulation et le cri des mouettes sur le Michigan, je savais que la seule photo qui comptait vraiment, c'était celle que je ne prendrais jamais : celle de nos deux silhouettes se fondant dans la brume du lac, libres et brisées, enfin hors de portée de tout objectif. Julian serra ma main un peu plus fort, et pour la première fois, je ne me sentis plus comme une spectatrice. J'étais là. J'étais vivante. Et c'était terrifiant.

Chapitre 13

Contre le Béton Froid

L'entrepôt n'était plus un bâtiment, c'était une cage thoracique de métal rouillé, et nous étions les parasites logés entre ses côtes. L'air y était épais, chargé d'une humidité qui ne demandait qu'à se transformer en givre sur les vitres brisées. Il y avait cette odeur — l'odeur caractéristique des lieux abandonnés de Chicago : un mélange de graisse de machine figée, d'ozone et de la pisse rance des rats qui revendiquent les ruines.

Ma main tremblait, mais l'objectif de mon Nikon restait d'une stabilité chirurgicale. C'était mon ancrage. Mon vice. Le froid mordait mes doigts à travers les gants coupés, une douleur sourde, rythmée par les battements de mon propre sang dans mes tempes.

Julian était devant moi. Sa silhouette découpait l'obscurité, un trait d'encre noire sur le gris sale du béton. Il bougeait avec cette lenteur de prédateur blessé, le dos droit, presque trop droit, comme si une tige d'acier lui servait de colonne vertébrale. Elias, à dix mètres de lui, était son miroir déformé. Même structure osseuse, même mâchoire carrée, mais les yeux d'Elias n'avaient pas la mélancolie liquide de Julian. Ils n'avaient que le vide d'une arme chargée.

— Tu es revenu au berceau, Julian, cracha Elias. Sa voix résonna contre les murs, un son métallique qui fit vibrer les vieux câbles électriques suspendus au plafond. Tu as toujours eu un goût prononcé pour le mélodrame.

Julian ne répondit pas tout de suite. Il prit une inspiration lente, et je vis la vapeur de son souffle s'élever comme une âme s'échappant d'un corps déjà condamné. Je portai

l'appareil à mon œil. Le viseur encadra le profil de Julian. La cicatrice à sa tempe luisait sous la lumière anémique de la lune qui filtrait par le toit.

Click.

L'obturateur fut un coup de fouet dans le silence. Elias tourna son regard vers moi, un rictus étirant ses lèvres sèches.

— Et tu as amené ta biographe. C'est charmant. Elle veut voir comment ça finit ? Elle veut une photo du moment où la lumière s'éteint dans tes yeux ?

— Elle est là pour que la vérité ne soit pas enterrée avec nous, Elias, dit enfin Julian.

Sa voix était un murmure de velours râpé, de celui qui a trop fumé pour oublier le goût de la trahison. Il fit un pas en avant. Ses bottes écrasèrent un éclat de verre. Le son fut d'une netteté insupportable, une fracture dans la réalité.

— La vérité ? Elias rit, un son sec, sans joie. La vérité, c'est que le sang est plus lourd que l'eau, mais beaucoup moins cher que le silence des Thorne.

Je sentis le froid remonter le long de mes jambes, s'insinuer sous ma veste d'homme. Je n'étais plus une photographe, j'étais un témoin oculaire du sacrifice. Dans mon viseur, je voyais le doigt d'Elias se crispier sur la détente. Ma respiration se bloqua. Ma poitrine devint un bloc de béton.

— Ne fais pas ça, Elias, dit Julian.

Il ne le suppliait pas. C'était un constat. Un avertissement triste.

— On est déjà morts, Julian. On est morts le jour où on a mis les pieds dans cet entrepôt la première fois. Je ne fais que terminer le travail.

Le monde bascula dans une stase sensorielle. Je voyais tout en haute définition. Les particules de poussière dansant dans le faisceau de lumière, la goutte de sueur qui perçait la tempe de Julian, le reflet bleuté du canon de l'arme d'Elias. Mon index appuya à moitié sur le déclencheur. La mise au point se fit, un bip électronique minuscule qui sembla hurler.

Elias leva son arme. Julian ne bougea pas. Il ouvrit les mains, les paumes offertes, un Christ de caniveau prêt pour ses clous.

Click. Click. Click.

Le premier coup de feu déchira l'espace. Le son fut une agression physique, une onde de choc qui frappa mon plexus. Je ne baissai pas mon appareil. Je shootais par réflexe, par survie, pour ne pas avoir à regarder la scène sans le filtre du verre.

Le flash de mon appareil se déclencha, une explosion de lumière blanche qui aveugla l'instant.

Julian vacilla. Je vis le tissu de son manteau de cuir se déchirer à l'épaule, l'impact le projetant en arrière. Mais dans le même mouvement, sa main droite, celle qu'il gardait dans sa poche, jaillit. Un éclair de métal. Un deuxième détonation, plus étouffée.

Elias se figea. Son visage passa par une série de transformations grotesques. La surprise. La confusion. Puis une immense fatigue. Il porta ses mains à son abdomen, là où une tache sombre commençait à dévorer la laine de son pull. Il tomba à genoux, le bruit de ses rotules contre le béton fut un craquement sourd qui me hantera jusqu'à ma tombe.

— Julian... murmura Elias. Un filet de sang s'échappa de sa bouche, noir sous la

lune.

Je courus vers Julian. Il était affalé contre un pilier de soutien, sa main pressée contre son épaule. Le sang coulait entre ses doigts, chaud, fumant dans l'air glacial. Il avait le visage d'une statue de marbre brisée.

— Reste avec moi, Julian. Putain, regarde-moi !

Je lâchai mon Nikon, qui pendit lamentablement à mon cou, et je pris son visage entre mes mains. Sa peau était déjà froide, une surface de satin et de glace. Ses yeux gris cherchèrent les miens.

— Prends la photo, Maya, haleta-t-il. L'odeur du sang et de la poudre était enivrante, une drogue dure qui me brûlait les sinus.

— Tais-toi. Je dois arrêter l'hémorragie.

— Non. Regarde-le.

Il désigna Elias du menton. Son frère s'était effondré sur le côté, les yeux grands ouverts sur les solives du plafond, comme s'il cherchait une sortie vers le ciel. Il ne respirait plus. La mare qui s'étendait sous lui était un miroir de goudron.

Je ramassai mon appareil d'une main tremblante. Le poids du métal me semblait peser une tonne. Je vis le corps d'Elias dans le cadre. La composition était parfaite. Macabre. La ligne de fuite des colonnes menait directement à ce cadavre qui n'était déjà plus un homme, mais une pièce à conviction.

Click.

L'image s'afficha sur l'écran LCD. L'horreur figée. Le prix de notre liberté, gravé sur

un capteur de silicium.

Julian poussa un gémissement étouffé. Je me tournai vers lui, arrachant mon écharpe pour l'enrouler autour de son épaule. Le tissu s'imbiba instantanément, devenant lourd et sombre.

— Il faut partir, Julian. La police va arriver. Le bruit...

— Ils sont déjà là, Maya. Ils sont toujours là.

Il se releva avec une difficulté qui me brisa le cœur. Chaque mouvement semblait arracher un morceau de son âme. Il s'appuya sur moi, son poids m'écrasant, sa chaleur mourante se transférant dans mes os. Nous marchâmes vers la sortie, laissant derrière nous le corps d'Elias, une tache insignifiante sur l'immensité du béton froid.

À la sortie de l'entrepôt, le vent de Chicago nous cueillit comme une gifle. La neige commençait à tomber, de fins cristaux qui brûlaient la peau. Nous atteignîmes l'ombre des ruelles adjacentes juste au moment où les premières sirènes commencèrent à lacérer le silence de la nuit, au loin, sur Michigan Avenue.

Nous étions dans l'obscurité, cachés derrière une benne à ordures, haletants. Julian se laissa glisser contre le mur de briques. Sa tête retomba en arrière. La neige se déposait sur ses cils, ne fondant pas.

— Maya...

— Chut. Ne parle pas.

Je m'agenouillai devant lui. Je posai ma main sur sa joue, sentant les cicatrices sous mes doigts. C'était la première fois que je le touchais sans l'excuse d'une mise au point. C'était terrifiant. La réalité sans filtre était d'une violence insoutenable.

— J'ai ce qu'il faut, murmurai-je, ma voix se brisant. Les photos... elles prouvent que c'était lui. Elles prouvent tout.

— Ce n'est pas la vérité qu'ils veulent, Maya. C'est un coupable.

Il attrapa ma main, la serrant avec la force du désespoir. Ses doigts étaient poisseux de son propre sang. Il laissa une empreinte rouge sur ma peau, un stigmaté que je ne pourrais jamais laver.

— Pourquoi tu ne l'as pas lâché ? demanda-t-il en regardant mon appareil. Pourquoi tu as continué à shooter quand les balles volaient ?

— Parce que si je m'arrête de regarder, je disparaissais, Julian. Et si je disparaissais, qui se souviendra que tu as existé ?

Il eut un sourire triste, un éclair de lumière dans les ténèbres de ses yeux.

— Tu es une collectionneuse de fantômes, Maya Thorne.

Je ne répondis pas. Je me contentai de le serrer contre moi, ignorant le sang qui tachait ma veste, ignorant le froid qui transformait nos souffles en nuages de fantômes. Le béton sous nous était indifférent à nos drames, à nos corps brisés, à nos secrets développés dans le noir.

Chicago continuait de gronder au loin, un monstre de verre et d'acier qui n'avait que faire de deux ombres en sursis. J'avais les preuves. J'avais la vérité. Mais en regardant Julian s'enfoncer dans une semi-conscience, je réalisai que la seule image qui resterait gravée au fer rouge dans mon esprit n'était pas sur ma carte mémoire.

C'était la sensation de sa vie qui s'échappait entre mes doigts, plus réelle, plus cruelle

que n'importe quel négatif.

Le silence retomba sur nous, épais comme un linceul. Le chapitre se fermait sur l'odeur du fer et le goût de la cendre. Elias était mort. Julian saignait. Et moi, j'étais là, debout entre les vivants et les morts, avec pour seule arme un miroir capable de capturer l'enfer, mais incapable de soigner le cœur.

Nous étions seuls. Et pour la première fois, le cadre était trop large pour nous contenir.

Chapitre 14

L'Ultime Exposition

Les sirènes n'étaient plus un lointain murmure de la ville ; elles étaient devenues des lames bleues et rouges qui découpaient l'obscurité des quais, des cris stridents déchirant le voile de brume qui léchait l'entrepôt. L'air goûtait le métal et l'ozone. Sous mes doigts, la peau de Julian était une carte de fièvre et de frissons, une géographie de douleur que je tentais de stabiliser.

— Julian, regarde-moi. Pas l'objectif. Pas le vide. Moi.

Sa respiration était un râle de papier froissé. Le sang imbibait la laine de son manteau, une tache d'encre noire sous la lumière crue des réverbères lointains. Chicago grognait, une bête affamée s'approchant pour réclamer son dû, mais je n'étais pas prête à lui offrir ce trophée. Pas ce soir.

Je glissai mon épaule sous son bras, ignorant la morsure du froid qui pétrifiait mes muscles. Nous étions deux ombres titubantes sur le goudron craquelé. Chaque pas de Julian laissait une trace sombre, un fil d'Ariane que je devais rompre avant que le premier insigne ne brille dans l'embrasement de la porte.

— Dans la voiture, murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle haché par l'effort.

Le cuir des sièges de ma vieille berline nous accueillit avec l'indifférence des objets inanimés. L'odeur y était familière : café froid, produits chimiques de développement et une pointe de tabac que Julian y avait laissée lors de nos errances précédentes. Je ne perdis pas une seconde. Je sortis mon téléphone, mes doigts tremblants glissant sur l'écran maculé de sang séché.

Un appel. Un seul.

— C'est Maya. J'ai un cadavre de trop et un homme qui ne doit pas exister. Le port, hangar 12. Fais en sorte que le corps d'Elias soit méconnaissable avant que le coroner n'arrive. Brûle le reste.

La voix à l'autre bout, rauque et dépourvue de morale, ne posa aucune question. Dans cette ville, le silence s'achète, mais l'oubli se mérite.

Je démarrai, les pneus hurlant sur le béton. Dans le rétroviseur, les gyrophares inondaient l'entrepôt. Ils allaient trouver Elias, le frère, le bourreau, le cadavre. Ils allaient trouver des douilles, du verre brisé et l'absence de Julian Vane. Pour le monde, pour la justice, Julian devait devenir une particule de poussière dans l'œil de Chicago.

L'appartement sentait le confinement et la peur. J'aidai Julian à s'allonger sur le carrelage froid de la cuisine — plus facile à nettoyer que le parquet. La lumière fluorescente vacillait, jetant des ombres saccadées sur son visage anguleux. Il était d'une pâleur de marbre, ses cils formant des barrières d'ébène sur ses joues creusées.

— Pourquoi ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de soie déchirée. Tu pourrais... tu pourrais gagner le Pulitzer avec ce que tu as dans ton boîtier, Maya.

Je sortis la trousse de secours, le cliquetis du métal contre le carrelage résonnant comme un glas.

— Le Pulitzer ne réchauffe pas les lits vides, Julian. Et il ne rachète pas les âmes.

Je déchirai sa chemise. La plaie était nette, une morsure de plomb dans le flanc gauche. Le sang pulsait encore, un rythme têtu, une volonté de vivre qui m'arracha un frisson. Je versai l'antiseptique. Il ne cria pas. Il serra seulement les dents jusqu'à ce que sa mâchoire semble sur le point de rompre, ses doigts se crispant sur le linoleum.

Je travaillais avec la précision chirurgicale que j'appliquais à mes cadrages. Nettoyer, suturer, panser. Mes mains, d'ordinaire si calmes derrière un viseur, étaient possédées par une urgence viscérale. Chaque point de suture était une promesse de secret.

Quand j'eus fini, le silence de l'appartement devint oppressant, saturé par le tic-tac de l'horloge et le sifflement de sa respiration enfin apaisée. Je l'aidai à boire un peu d'eau, puis je le traînai, épuisée, jusque dans ma chambre. Je l'installai parmi les draps froissés, là où l'odeur de mon propre corps pourrait peut-être masquer celle de la mort qui lui collait à la peau.

— Dors, ordonnai-je. Demain, tu ne seras qu'un souvenir.

Je me dirigeai vers le fond du couloir. Vers ma cellule. Ma chambre noire.

L'ampoule inactinique baignait la pièce d'une lueur rouge sang, une atmosphère de sanctuaire païen. L'odeur âcre de l'acide acétique monta à mes narines, me brûlant les sinus, mais c'était une douleur que je chérissais. C'était la seule chose qui me paraissait réelle après le chaos des quais.

Sur le fil à sécher, les négatifs de la soirée pendaient comme des trophées macabres.

Je m'approchai du bac de révélateur. Je pris les pellicules que j'avais extraites de mon appareil dans la voiture. Celles qui contenaient tout. Le visage de Julian au moment où il avait compris que son frère allait mourir. L'éclat de la trahison dans ses yeux. La

preuve qu'il n'était pas un simple témoin, mais une pièce maîtresse de l'échiquier sanglant des Vane.

Si la police voyait ces images, Julian finirait ses jours derrière des barreaux, ou pire, entre les mains de ceux qu'il tentait de fuir.

Je saisis une planche-contact. Mes yeux parcoururent les vignettes. C'était du grand art. Le grain était parfait, la composition dramatique, une danse entre l'ombre et la lumière de Chicago. J'y avais capturé l'essence même de la déchéance humaine. Ma carrière aurait pu basculer ici, dans ce bac de plastique. J'aurais pu devenir la photographe qui a "vu" l'invisible.

Je sentis une larme, une seule, rouler sur ma joue, chauffée par la lumière rouge.

— Tu n'es qu'une image, Julian, murmurai-je pour moi-même. Et les images se consomment.

Je sortis mon briquet. La flamme parut bleue, presque irréelle dans cette ambiance écarlate. Je saisis le premier négatif. Le plastique commença à se recroqueviller, une odeur âcre et toxique de polymère brûlé envahissant l'espace clos. L'image de Julian, son profil noble et dévasté, se tordit, bouillonna, puis disparut dans une cendre noire et volatile.

Un par un, je détruisis les témoins de sa culpabilité. Je brûlai les preuves de son passé, les traces de son sang sur le béton, le reflet de son arme dans la flaque d'huile. Je réduisis en miettes le seul pont qui le liait encore à la réalité judiciaire de Chicago.

Il ne resta bientôt plus qu'un tas de résidus calcinés au fond de l'évier. Ma collection secrète n'existait plus. Mon chef-d'œuvre était mort avant d'avoir vu le jour.

Pourtant, au milieu de ce massacre artistique, il restait une pellicule. Une seule.

Je la plongeai dans le révélateur avec des gestes d'une lenteur liturgique. J'attendis. Les formes apparurent lentement, comme des fantômes sortant de la brume. Ce n'était pas une scène de crime. Ce n'était pas une preuve.

C'était Julian, quelques jours plus tôt, alors qu'il dormait sur mon canapé, ignorant que je l'observais. La lumière du matin caressait la cicatrice à sa tempe, adoucissant ses traits, le dépouillant de sa violence. Il n'était pas un Vane sur cette image. Il n'était qu'un homme, vulnérable, suspendu dans l'ambre d'un instant de paix.

Je passai la photo dans le bain d'arrêt, puis dans le fixateur. Mes doigts effleurèrent la surface mouillée du papier.

C'était mon ultime exposition. La seule image que je garderai. Le reste du monde ne verrait que du noir.

Je retournai dans la chambre. L'aube pointait, une lumière grise et sale filtrant à travers les stores métalliques. Julian était réveillé. Ses yeux cherchèrent les miens, une question muette brûlant dans ses iris sombres.

— C'est fini, dis-je en m'asseyant sur le bord du lit. Tu es mort cette nuit, Julian. La police a identifié le corps d'Elias. Ils pensent que tu as été jeté dans la rivière. Personne ne te cherche.

Il tendit une main hésitante, ses doigts effleurant ma joue là où la trace de ma larme avait séché. Son contact était chaud, trop vivant, une détonation dans le vide de mon existence.

— Et toi ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il te reste, Maya ?

Je sentis le poids de l'appareil photo sur la commode, ce boîtier qui avait été ma seule armure pendant des années. Pour la première fois, je n'avais pas envie de le prendre. Je n'avais plus besoin de cadrer le monde pour ne pas en faire partie.

Je glissai la photo que je venais de développer sous son oreiller.

— Il me reste la certitude que tu existes, répondis-je, ma voix se brisant enfin. Et pour une collectionneuse de fantômes, c'est la plus belle des trahisons.

Je m'allongeai contre lui, mon front contre le sien. Le froid de Chicago battait contre les vitres, mais ici, entre ces murs saturés de chimie et de non-dits, le béton semblait enfin s'effacer. Nous n'étions plus des corps contre la ville. Nous n'étions plus des négatifs en attente de développement.

Nous étions l'image finale. Celle qu'on ne montre jamais. Celle qui brûle le cœur de celui qui la regarde trop longtemps.

Le silence ne fut plus un linceul, mais une page blanche. Et alors que le sommeil nous emportait, je compris que la plus belle photo que j'eusse jamais prise était celle que j'avais accepté de ne jamais partager.

Le monde pouvait bien continuer de tourner dans son cadre étroit. Nous, nous étions enfin hors champ.

Chapitre 15

Grain de Poussière

Le vernis frais des parquets de la galerie *L'Éclipse* dégageait une odeur de pin et de vide, une fragrance aseptisée qui tentait d'étouffer le spectre acide du fixateur qui collait encore à la pulpe de mes doigts. Chicago, au-delà des immenses baies vitrées, n'était plus qu'un tumulte de lumières froides et de sirènes étouffées par le triple vitrage. Ici, tout était blanc. Chirurgical. Presque indécent après des années passées à ramper dans la suie et le sang séché des ruelles de South Side.

Je lissais nerveusement la soie de ma robe noire, une étoffe étrangère, trop fluide, qui refusait de m'offrir l'armure de mes anciennes vestes d'homme. Mes mains tremblaient légèrement. Non pas de peur, mais d'une sorte de sevrage. L'absence du poids du boîtier autour de mon cou me donnait le vertige. Sans cet œil de verre pour filtrer la réalité, le monde me percutait avec une violence brute.

Les invités déambulaient, des silhouettes élégantes, armées de flûtes de champagne dont les bulles semblaient être les seuls éclats de vie dans cette morgue artistique. Ils murmuraient devant mes œuvres, utilisant des mots comme « clair-obscur », « texture organique » ou « esthétique de la désolation ». Ils ne voyaient que du grain et de la lumière. Ils ne sentaient pas l'odeur de la poudre, le fer de l'hémoglobine, ou le froid du béton contre les vertèbres.

— Maya, c'est une véritable épiphanie.

Le galeriste, un homme aux lunettes à monture d'écaille dont le parfum de santal m'écoeuraient, posa une main moite sur mon épaule. Je me dégageai d'un mouvement imperceptible, mes yeux fixés sur un cliché de l'autre côté de la pièce.

— C'est juste du papier et de l'argent, répondis-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Je m'éloignai pour rejoindre le fond de la salle, là où la lumière se faisait plus rare, là où les murs semblaient se resserrer pour créer un sanctuaire. C'était là qu'elle trônait. La pièce maîtresse. Celle que personne ne voulait acheter, car elle exigeait trop de celui qui la regardait.

C'était un très grand format. Un noir et blanc si dense qu'il semblait absorber l'éclairage de la galerie. On n'y voyait pas un visage, pas vraiment. C'était une épaule nue, le grain de la peau magnifié jusqu'à ressembler à un paysage lunaire, et surtout, ce fragment de tempe où courait une cicatrice fine comme un cheveu d'ange. L'ombre d'une main effleurait le bord du cadre, une main aux doigts longs, figée dans un geste d'adieu ou de supplique.

C'était Julian. C'était l'oubli. C'était la seule preuve que l'hiver dernier n'avait pas été qu'un délire fiévreux dans une chambre noire saturée de vapeurs toxiques.

Pour les critiques, c'était une « étude sur la vulnérabilité masculine ». Pour moi, c'était le poids de son corps contre le mien, le goût du tabac froid sur sa langue et le bruit de son souffle court quand la police rôdait sous nos fenêtres.

Soudain, l'atmosphère de la pièce changea. Ce fut d'abord un frisson thermique, une traînée de froid qui s'insinua entre les invités. Puis, une odeur. Elle déchira le parfum de santal et le luxe de la galerie comme un rasoir. L'ozone. La pluie de Chicago qui s'écrase sur l'asphalte brûlant. Et dessous, cette note entêtante de cuir usé et de tabac de contrebande.

Mon cœur, ce muscle que j'avais cru anesthésié à force de photographier des cadavres, cogna contre mes côtes avec une ferveur de condamné.

Je ne me retournai pas. Je savais.

Je sentais sa présence derrière moi, à quelques pas. Il ne cherchait pas à se cacher, mais il restait dans l'ombre, fidèle à sa nature de spectre. Le silence entre nous devint une matière palpable, un conducteur électrique. Les voix des invités s'étouffèrent, comme si nous venions d'entrer dans une bulle temporelle où le temps n'avait plus de prise.

— Tu as exposé le cadavre, murmura une voix près de mon oreille.

Le son était bas, rugueux, un froissement de velours sur du papier de verre. Julian.

Je fermai les yeux un instant, savourant le vertige.

— Ce n'est pas un cadavre, Julian, répondis-je à mi-voix, les lèvres à peine mobiles. C'est une preuve de survie.

Je fis enfin face. Il était là, plus mince encore que dans mes souvenirs, les cheveux un peu plus longs, cachant à peine le souvenir de la cicatrice. Il portait un vieux manteau de pluie trempé, des gouttes perlant sur le cuir sombre. Il détonait dans cette salle immaculée, comme une tache d'encre sur une nappe blanche. Un intrus. Un grain de poussière dans un mécanisme trop bien huilé.

Ses yeux, ces orbes de tempête que j'avais passés des nuits à essayer de capturer sur papier baryté, me fixaient avec une intensité qui me brûlait la peau. Il n'y avait pas de sourire, pas de soulagement. Juste la reconnaissance tragique de deux naufragés sur la même rive déserte.

Il fit un pas vers le portrait. Il leva une main — cette main que j'avais si souvent sentie trembler contre ma nuque — et approcha ses doigts de la surface de la photo. Il

ne la toucha pas. Il respectait la distance sacrée entre l'image et le réel.

— Les gens regardent ça et ils pensent voir de la poésie, dit-il, ses yeux ne quittant pas le cliché. Ils ne savent pas que c'est le portrait d'un homme qui n'existe plus.

— Tu existes pour moi, Julian. Chaque fois que la lumière frappe ce papier, tu es là.

Il tourna enfin la tête vers moi. Le sous-texte de ses yeux était un hurlement silencieux. Un appel au secours et une promesse de destruction. Il savait que je n'étais plus la photographe de la police. Il voyait mes mains propres, ma robe de soie. Il voyait la distance que j'avais tenté de mettre entre moi et l'abîme.

— Tu as changé de focale, Maya, constata-t-il avec une pointe d'amertume. Tu as pris de la hauteur.

— J'essaie juste de respirer sans avoir besoin d'un masque chimique.

Il s'approcha encore. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui, cette chaleur vitale, animale, qui m'avait tant manqué dans le silence de mon nouvel appartement trop propre. Ses doigts frôlèrent mon poignet, là où le pouls battait la chamade. Le contact fut une décharge, un rappel brutal de tout ce que nous avons laissé derrière nous dans les décombres de l'entrepôt. Le sang, le béton, les mensonges.

— Je suis venu voir si l'image était fidèle, murmura-t-il.

— Et ?

— Il manque l'essentiel.

— Quoi donc ?

— Le bruit du déclencheur. Ce moment où tu décidais de me posséder en m'emprisonnant dans ton boîtier.

Je sentis une larme, une seule, tracer un sillon brûlant sur ma joue. Elle n'était pas de tristesse. Elle était le tribut payé à la fin d'une ère. Nous étions deux survivants d'une guerre dont personne ne connaissait le nom.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du mien. L'air entre nous était saturé d'une tension électrique, celle qui précède l'orage. Dans le reflet de ses pupilles, je me vis : une femme qui n'avait plus besoin d'objectif pour affronter la lumière.

— Je ne te demanderai pas de venir, dit-il, son souffle caressant mes lèvres. Chicago est trop grande pour nous deux, et trop petite pour que je puisse t'oublier.

— Où vas-tu ?

Il esquissa l'ombre d'un sourire, une cicatrice de joie sur son visage de deuil.

— Là où les ombres ne sont pas cadrées. Là où je ne suis plus un suspect, juste un homme.

Il recula. Un pas. Deux pas. La foule sembla se refermer sur lui comme une mer de mercure. Les invités continuaient de rire, de boire, de s'extasier sur la beauté du chaos, ignorant totalement que le chaos lui-même venait de traverser la pièce.

Je restai là, seule devant mon chef-d'œuvre. Un portrait d'absence. Un grain de poussière dans l'immensité de la ville.

Je baissai les yeux sur ma main. Il y avait laissé quelque chose. Un petit objet métallique, froid. Je l'ouvris dans le creux de ma paume. C'était une petite vis, celle qui fixait le boîtier de mon vieil appareil photo, celui que j'avais abandonné le soir de

notre fuite.

Un lien scellé. Une trahison partagée.

Je levai les yeux vers la baie vitrée. Dehors, la pluie s'était remise à tomber sur Chicago, lavant le béton froid de ses péchés éphémères. Julian avait disparu, fondu dans la nuit, mais je savais, avec une certitude qui me brisait le cœur et le soignait tout à la fois, que nous étions enfin sortis du cadre.

L'exposition pouvait continuer. Les lumières pouvaient bien s'éteindre. L'image finale n'était pas sur le mur. Elle était dans le rythme saccadé de mon cœur, dans l'odeur de la pluie sur ma peau, et dans ce secret que même le meilleur des révélateurs ne pourrait jamais faire apparaître.

Nous n'étions plus des corps contre le béton. Nous étions le souffle qui le fend.

FIN

Merci d'avoir lu "Nos corps contre le béton froid"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)